

Pierre Béhel

**Le complot des
éternels**

Roman

Le complot des éternels

Cette oeuvre est la propriété exclusive de Pierre Béhel. Elle est protégée par les lois et conventions internationales en vigueur sur la propriété intellectuelle.

En France, la loi du 11 mars 1957 n'autorise sans autorisation expresse de l'auteur que les copies et reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste ainsi que les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration.

Pour les autorisations et conditions de diffusion, d'adaptation et de traduction, merci de vous reporter au site web de l'auteur qui précise les différentes licences disponibles.

Coordonnées et mentions légales sur le site web de l'auteur :

<http://www.pierrebehel.fr>

Le complot des éternels

Retrouvez l'ensemble des oeuvres de Pierre Béhel sur son site web :

<http://www.pierrebehel.fr>

Le complot des éternels

Le complot des éternels

Tous les personnages et toutes les situations présentés dans cet ouvrage sont de pure invention. Toute ressemblance avec des faits ou des personnes existants ou ayant existé serait purement fortuite.

Certains personnages ou situations pourraient par contre, peut-être, vous faire penser à diverses autres œuvres de fiction, qu'il s'agisse de romans, de films ou des deux. De plus, l'auteur tient à présenter ses excuses pour certains jeux de mots douteux ou de piètre qualité.

Le complot des éternels

Le complot des éternels

1

Napoléon regardait Wellington progresser. Celui-ci ne semblait pas se méfier, du moins pas suffisamment. De sa position, Napoléon bénéficiait d'une vue plongeante. Mais il ne bougeait pas. Il attendait son heure. En silence. Wellington lui tournait le dos. Il ne pouvait pas voir Napoléon. Mais parions que Wellington savait que Napoléon était derrière lui et attendait. Il n'avait aucunement besoin d'yeux derrière la tête pour cela. Malgré tout, Wellington continuait d'avancer, avec flegme. Rien, dans son attitude, ne pouvait permettre de deviner la moindre tension, le moindre stress. Il avançait vers son objectif, lentement, calmement mais avec détermination.

Si aucun observateur n'aurait pu, en regardant chaque protagoniste l'un après l'autre, envisager un instant une prochaine bataille, chacun aurait cependant naturellement anticipé une lutte à mort en ayant une vue globale. Oui, c'était un calme trompeur. Un calme avant la tempête.

Combien de temps cela allait-il durer ? Tout dépendait de la volonté des adversaires. Qui allait briser l'équilibre ? Qui allait faire le faux pas ? Ou qui allait délibérément provoquer l'explosion de fureur de son

Le complot des éternels

adversaire ? Les hostilités allaient débiter sous peu. Mais, pour l'heure, le temps semblait suspendu.

De son point d'observation, Napoléon regardait Wellington. Calmement. Seuls ses yeux bougeaient sous des paupières mi-closes. Wellington approchait de ce qui était visiblement son objectif : le point d'eau et la nourriture située à côté.

Soudain, le monde trembla. La fureur l'envahit. Fer, feu et sang remplacèrent le calme, le silence et la douceur. La bataille avait débuté. Bondissant de sur le divan où il faisait sa sieste, Napoléon grogna et aboya. Sa mâchoire s'ouvrait et se refermait, faisait claquer ses dents. De la bave dégoulinait de sa gueule jusque sur le tapis. Wellington mima la surprise. Il avait à peine pu renifler la gamelle avant que Napoléon ne bondisse. Mais son examen avait été suffisant pour collecter l'information qu'il voulait. La gamelle était remplie des restes du saumon de la veille, mélangés à du riz et à quelques légumes. Cela semblait réellement délicieux.

Dressant sa queue noire, tout son poil et ses oreilles bien verticalement, Wellington tourna sa tête vers la furie qui déboulait vers lui. Il miaula et cracha son dépit. Il sauta légèrement sur le côté, laissant la mâchoire de Napoléon se refermer sur le néant. La fureur du chien de chasse n'en fut que décuplée. Mais, désormais, Napoléon faisait barrage de son corps entre sa gamelle et le chat. Il avait une furieuse envie de dévorer immédiatement sa délicieuse pâtée, préparée par

Le complot des éternels

sa maîtresse adorée, ainsi que de boire l'eau bien fraîche qu'elle avait versée dans le bol, à côté, avant de monter travailler dans son bureau. Mais, pour pouvoir jouir sereinement de son bien, il lui fallait le défendre contre les prétentions du chat qui s'était introduit dans le petit salon en se glissant par la porte entrouverte.

Face à Napoléon, aux pattes écartées dont les griffes s'enfonçaient dans le tapis, Wellington entama une ronde. Queue bien verticale mais faisant des petits cercles, il s'éloigna doucement de la face de Napoléon mais sans jamais la perdre des yeux. Quand Napoléon allait-il bondir ? Sous peu, sans aucun doute. Mais Wellington était prêt. Son plan machiavélique se déroulait jusqu'à présent sans la moindre anicroche.

S'apprêtant à bondir, Napoléon eut soudain un doute. Wellington était trop sûr de lui alors que la mâchoire du chien allait sans aucun doute lui déchirer les entrailles et lui briser la nuque dans moins d'une seconde. Se faisant violence, Napoléon se retourna vers son bien, son trésor. Et il vit. Et il comprit.

Nelson était là. Très calmement, il était en train de manger dans la gamelle. Sans doute avait-il déjà bu l'eau fraîche. Le second chat se sentit soudain observé. Il redressa la tête et vit des yeux déments le fixer, des yeux surmontant une mâchoire d'acier d'où sortait un grondement de fin du monde.

Avec regret, Nelson fit un bond de côté, abandonnant là son repas. La mâchoire de Napoléon se

Le complot des éternels

referma de nouveau sur le néant dans un fracas d'aboiements. Nelson partit rapidement se faufiler dans l'entrelacement des pieds de chaises, sous la table. Comptant le cueillir à sa sortie, de l'autre côté, Napoléon fit en moins d'une seconde le tour de la pièce.

Mais Nelson était calme, sous la table. Il attendait, pas le moins du monde dérangé par le bruit et la fureur des grognements et des aboiements du chien trop gros pour se glisser là où il était réfugié.

Wellington, lui, s'était avancé jusqu'à la gamelle et goûtait à son tour la délicieuse pâtée. L'humaine qui habitait sous le même toit que les deux chats faisait décidément fort bien la cuisine, et notamment le poisson. Wellington et Nelson étaient bien d'accord pour la garder à leur service.

Se rendant compte qu'il avait été abusé en glissant un œil sur sa gamelle, Napoléon bondit. Wellington se contenta de rejoindre Nelson et entreprit de faire sa toilette.

« Napoléon, couché ! » hurla Slippery Wayne-Waite en ouvrant en grand la porte du petit salon. Elle tendit ouverts ses avant-bras en minaudant « Nelson, Wellington, venez mes petits chéris ».

Les deux chats noirs ne se firent pas prier pour bondir dans les bras de l'humaine avec force miaulements à déchirer le cœur. Leurs tripes seraient à l'air que les miaulements n'auraient pas été plus

Le complot des éternels

désespérés. Obéissant, Napoléon s'était couché en silence sur le tapis. Mais devant sa gamelle.

Les deux chats grimpèrent sur les épaules de l'humaine, au grand désespoir de celle-ci, les jugeant désormais trop lourds pour ce jeu de chatons. Mais cela lui permit d'avoir les mains libres pour ouvrir la porte-fenêtre vers la vaste pelouse.

« Va dehors Napoléon, puisque tu ne peux pas rester tranquille avec Nelson et Wellington. »

Napoléon couina, soupira, mais obéit, en regardant tristement, tête et queue basses, sa gamelle. Slippery Wayne-Waite comprit tout de suite l'enjeu de la bataille. Elle se pencha pour déposer les deux chats au sol. Elle prit le bol d'eau et la gamelle pour les déposer à l'extérieur, sur la petite terrasse. Puis elle referma la porte. Les deux chats se collèrent aussitôt à la vitre de la porte-fenêtre, regardant la pâtée qui, désormais, leur échappait tout à fait. Ils miaulèrent, regardant alternativement l'humaine et la pâtée.

« Quant à vous deux, ne croyez pas que j'ai été profilleuse pour rien. Une semaine de croquettes de marque bas de gamme et de l'eau tiède, ça vous apprendra à respecter la pâtée de Napoléon. »

Les deux chats miaulèrent leur désespoir. Mais ils savaient que l'humaine ne reviendrait pas sur sa décision. Peut-être faudrait-il qu'elle disparaisse. Nelson et Wellington se demandèrent si elle tomberait dans

Le complot des éternels

l'escalier s'ils allaient se promener dans ses jambes sur le palier.

Slippery Wayne-Waite retourna au premier étage, dans son bureau. Elle était en retard sur son travail. Son nouveau roman aurait déjà dû être terminé et c'était loin d'être le cas.

Dehors, Napoléon, quant à lui, mangea une bouchée de sa pâtée mais décida de profiter du soleil. Il gambada tranquillement vers sa niche, située sur une sorte de butte à côté de la maison, au milieu d'une vaste pelouse. Un plaisantin avait écrit sur le fronton de la niche : « Sainte-Hélène ».

Et le chien se coucha tranquillement, le derrière à l'intérieur de la niche, le museau posé sur ses pattes dans l'herbe. Il regardait le paysage en attendant de s'endormir. De Sainte-Hélène, Napoléon voyait le port de l'île d'Angliche, à moins d'un kilomètre de là, au bout d'une pente douce d'herbe grasse. La petite ville située autour des quais n'avait pas d'autre nom que « le port ».

Un ferry était en train d'arriver, en provenance du continent. Sur ce ferry, un homme quadragénaire assez corpulent à la bedaine prononcée s'était installé en proue, sur la passerelle au dessus de la porte avant. Et il regardait, les poings sur les hanches, approcher l'île d'Angliche. Cet homme était le lieutenant de police Dick Ineupoucci.

Le complot des éternels

2

Pour la première fois de sa vie, Dick Ineupoucci débarquait sur l'île d'Angliche. Il y avait bien, sur place, une sorte de garde-champêtre mais on ne pouvait pas dire que l'île disposait d'une véritable force de police, tout à fait inutile d'ailleurs en temps normal. Alors les autorités locales avaient bien été obligées d'appeler à la rescousse le continent malgré un statut d'autonomie d'origine féodale. Celui-ci plaçait l'île sous la double autorité absolue d'un seigneur dont le dernier héritier avait été décapité plusieurs siècles plus tôt et d'un évêque d'un évêché disparu depuis bien longtemps. L'évêque ayant récupéré sous sa juridiction l'ancien territoire épiscopal avait bien tenté de faire valoir des droits sur Angliche mais sans guère de succès.

Dick Ineupoucci s'était bien documenté. Et le ministre qui l'avait missionné avait bien insisté sur la nécessité de ne froisser personne. Il irait donc tout d'abord saluer le garde-champêtre dont le titre exact était quelque chose comme Haut-Sénéchal Bailli de l'Île, Officier de Haute et Basse Justice du Seigneur d'Angliche. Il existait plusieurs versions de ce titre selon les documents que l'on pouvait consulter.

Quand il descendit du ferry, Dick Ineupoucci arriva sur le quai du port au milieu des autres voyageurs

Le complot des éternels

qui se dispersèrent, vaquant à leurs occupations. Il allait chercher le moyen de trouver le Sénéchal-Bailli quand un jeune homme d'une vingtaine d'années vint à sa rencontre. Il portait un polo et un jean ainsi que, sur la poitrine, chose étrange, une espèce de grosse médaille dorée au bout d'un ruban bleu lui faisant le tour du cou.

« Lieutenant Ineupoucci ? »

« Oui, c'est moi. »

« Je suis Henri Meunier-Tudor, huitième du nom, le Sénéchal-Bailli. Bienvenue sur l'île d'Angliche. »

« Je vous remercie... euh... Monseigneur Sénéchal-Bailli. »

Le jeune homme explosa de rire avant de corriger le lieutenant.

« Laissez tomber les vieilles expressions. Même mon père, à qui j'ai succédé, ne s'embarrassait des vieux machins. Un simple Sénéchal suffira. Je vous ai préparé un sauf-conduit et ordre de mission pour vous déléguer mes pouvoirs durant votre enquête. Appliquez vos règles de procédures habituelles. Même si ce document vous en donne le droit, je préférerais pendre moi-même le coupable. Il va falloir que je retrouve la méthode, d'ailleurs. Le dernier voleur dont nous avons eu à subir les méfaits venait du continent et est reparti par le ferry, pendu à une vergue, il y a plus de vingt ans. Depuis, plus personne n'a été victime du moindre délit ici. C'est pourquoi je préfère vous laisser agir. Moi, j'ai des

Le complot des éternels

parties de cartes et des tournois de badminton artistique à arbitrer. »

Un peu sonné par cet accueil étonnant, Dick Ineupoucci prit le rouleau de papier tendu par le Sénéchal-Bailli en le remerciant. Il l'ouvrit et constata qu'il devenait Aide du Sénéchal-Bailli avec l'étendue de ses pouvoirs de haute et basse justice.

« Sénéchal, je suis attendu chez une vieille amie qui habite Passing Lane, à Cattle Crossing, où je vais loger. Pourriez-vous m'indiquer... »

« Vous allez chez Slippery ? Très bien. Le hameau de Cattle Crossing est un peu en hauteur. Il suffit de prendre la rue principale, perpendiculaire au quai, jusqu'en haut de la première colline. Passing Lane sera l'allée que vous trouverez au sommet, croisant la route principale. Slippery habite la villa que vous verrez juste à côté du croisement. Vus ses antécédents, elle dispose elle aussi de ma délégation à titre permanent, même si elle considère cela comme purement honorifique. »

« C'est parfait. Je compte bien lui demander de m'aider car l'affaire qui m'amène semble bien curieuse. »

« Elle l'est, sans aucun doute. Afin que je puisse tenir le registre communal, je vous serai gré de bien me tenir informé au fur et à mesure. Tant que l'affaire ne sera pas terminée, cette partie du registre sera confidentielle. »

Le complot des éternels

« Qu'appellez-vous le Registre Communal ? »

« C'est le récit de tout ce qui se passe sur Angliche. Notre île constitue une commune libre, comme vous le savez. »

« Je dois vous avouer que je n'ai pas tout compris dans les règles régissant cette île. »

« Elles ne sont pas bien compliquées mais nous ne faisons rien pour simplifier la vie des continentaux. Nous invoquons toujours une mystérieuse charte pour obtenir l'aide dont nous avons besoin tout en préservant notre quasi-indépendance et notre statut fiscal. Personne n'a le courage de vérifier dans les vieux traités féodaux. Slippery Wayne-Waite vous expliquera le nécessaire. »

« Parfait. M'accompagnez-vous ? »

« Non, je vous prie de m'en excuser mais, comme je vous le disais, j'ai des arbitrages à assurer. Je vous souhaite une bonne fin de journée, lieutenant. »

« Je vous remercie, Sénéchal. »

Les deux hommes se serrèrent la main et partirent chacun vers leur destin respectif.

Dick Ineupoucci prit la route principale qui traversait l'île en partant du quai. Il admira les jolies maisons en pierre grise parfaitement entretenues le long de rues pavées plaisantes. Quelques vélos se glissaient entre les piétons. Une voiture était garée près du quai.

Le complot des éternels

3

Napoléon dormait tranquillement au soleil. Mais sa truffe frémit. Une odeur inconnue venait de s'y glisser, amenée par l'air venant du port. Et cette chose inconnue, un être humain sans doute, s'approchait. Napoléon connaissait toutes les odeurs de tous les habitants d'Angliche. C'était donc un étranger. Et cette conclusion l'amena à soupirer. Il aurait préféré continuer de faire sa sieste. Mais le devoir était le devoir. Ouvrant les yeux, il bondit vers l'allée qui faisait le tour de la butte de Sainte-Hélène avant de se diriger vers quelques fermes, le coeur du hameau de Cattle Crossing. Les humains appelaient cette allée Passing Lane. Napoléon aboyait le plus fort possible.

Campant sur ses pattes écartées, les griffes enfoncées dans les graviers, il fit face à l'envahisseur. Ses crocs étaient bien visibles et un grondement, dont la source devait être l'Enfer, s'échappait entre ses mâchoires.

Surpris par le surgissement de l'animal, probable réincarnation de Cerbère, Dick Ineupoucci s'était arrêté. Il comptait sur son immobilité pour échapper à la vindicte de l'animal. Mais Napoléon persistait dans sa démonstration, laissant échapper de temps à autre un aboiement terrifiant.

Le complot des éternels

Sautillant plus que marchant, une femme d'âge mur, habillée selon une mode du siècle passé, au visage aussi rond que les verres de ses lunettes et aux cheveux frisés, arriva derrière l'animal en souriant.

« Hello, Dick » chantonna-t-elle à l'attention du lieutenant.

Celui-ci n'osa pas répondre à haute voix et se contenta de hocher la tête. En passant à côté de Napoléon, elle lui caressa le dessus de la tête et lui gratta le cou. Aussitôt, grondements, aboiements et crocs disparurent au profit d'une langue pendante et de petits jappements. Napoléon s'assit tranquillement sur la route. Il avait fini son travail et c'était l'heure de la pause syndicale.

« Approchez, Dick, que je vous présente à Napoléon. Dès qu'il vous connaîtra, il vous accueillera de manière plus civile. »

Le lieutenant hésita mais consentit à s'approcher doucement. Il serra la main que lui tendit la maîtresse de maison. Aussitôt, Napoléon se mit debout sur ses pattes arrières, celles de l'avant appuyées sur le visiteur, et il entreprit de lécher le visage de celui-ci. Quand Dick Ineupoucci l'eut caressé, Napoléon se retira en remuant la queue. Il se rendit à sa gamelle, qu'il vida, et but l'eau fraîche avant de retourner faire sa sieste à Sainte-Hélène.

« Bel animal... » commenta le lieutenant.

Le complot des éternels

« Napoléon est un brave chien. Par contre, méfiez-vous davantage de Nelson et Wellington, mes deux chats. Je vous ai installé dans le petit pavillon que vous voyez derrière la maison. Vous y serez tranquille. Normalement, Nelson et Wellington n'y vont pas. Allez déposer votre valise puis rejoignez moi dans le petit salon du bas pour prendre un thé. Aucune maison n'est jamais fermée ici mais j'ai tout de même laissé une clé sur la porte pour vous. Nos coutumes et habitudes perturbent bien souvent les étrangers ou ceux qui viennent du continent. »

« Je vous remercie d'avoir accepté de m'héberger, Slippery. »

« Je ne pouvais pas vous refuser cela, Dick, au nom de notre passé commun. Et, de toutes façons, il n'y a aucun hôtel sur Angliche. »

Tandis que Dick Ineupoucci allait déposer sa valise, Slippery Wayne-Waite rentra dans la maison en passant par la baie vitrée. Une fois dans le petit salon, elle attrapa Nelson et Wellington par la peau du cou, sans tenir compte de leurs protestations et tentatives de coups de griffes, et les jeta dans une autre pièce dont elle referma la porte en disant « n'oubliez pas que je me suis dit qu'il faudrait réparer mon violon avec des cordes en authentiques boyaux de chats ».

Puis elle alla jusque dans la cuisine, y prit une boîte de gâteaux, une bouilloire, deux tasses, deux cuillères, du sucre et deux boules à thé qu'elle remplit

Le complot des éternels

du mélange qu'elle faisait venir spécialement de l'étranger. Elle emporta le tout dans le petit salon sur un plateau et attendit l'arrivée de son invité.

Celui-ci arriva bientôt, jetant un coup d'oeil inquiet vers la niche. Mais Napoléon sommeillait déjà au soleil dans sa position initiale, l'arrière-train à l'abri. Slippery Wayne-Waite fit entrer le lieutenant dans le salon et s'installer dans un des fauteuils tandis que la bouilloire, branchée dans un coin, sifflait pour signaler que l'eau était chaude.

Pendant que le thé infusait, les deux vieux amis grignotaient des gâteaux secs, tout en discutant.

« Mon cher Dick, c'est étonnant, tout de même, que l'on vous ait envoyé ici, non ? Pourquoi ne pas avoir envoyé des policiers d'Aaroux-sur-le-Baudet ? »

« Avant d'y prendre le ferry pour venir sur l'île d'Angliche, je suis passé saluer la commissaire, Nadia Handeulle-Wizkert, me disant que je pourrais avoir besoin de renforts et qu'il me fallait donc ménager sa susceptibilité. Mais la commissaire a été très froide à mon égard, prétextant qu'elle avait assez de soucis avec des tueurs en série et des rumeurs de vampires¹. »

« Je crois qu'elle a gardé une certaine rancune pour son ancien mari, un Wizkert. Or les Wizkert sont une vieille famille d'Angliche. Mais pourquoi vous ? »

« On savait que je vous connaissais... »

1 Voir *Le Saigneur des Agneaux*, du même auteur.

Le complot des éternels

« Certes mais je ne travaille plus pour la police depuis longtemps. Les véritables criminels m'ennuyaient. Ils sont trop stupides. Pour avoir des criminels intelligents, il faut les inventer. C'est pourquoi je me suis mise à écrire des romans. »

« Et cela marche bien, m'a-t-on dit... »

« Oui, en effet. Des criminels vicieux, du sexe, de beaux mâles chevaleresques... La recette est connue. Après, il faut savoir construire l'histoire. »

« Mais, tout de même, quitter la police, le salaire régulier, et se lancer dans un métier aléatoire... »

« Oh, vous ne me connaissez pas bien, mon cher Dick. Quand j'ai quitté la police, je venais d'hériter de mon oncle paternel Bruce. Or il était le dernier héritier des Wayne, des industriels de Gotham. J'ai donc reçu une coquette fortune qui m'assurait un bon train de vie sans avoir à travailler. J'ai vendu toutes les possessions de Gotham, dont un vieux manoir néogothique. Dans la cave, on a trouvé des gadgets et des costumes en latex ou en cuir. Je suppose que mon oncle avait des mœurs sexuelles particulières. Et je me suis réfugié ici, sur l'île d'Angliche, dans une maison de ma famille maternelle, les Waite. D'eux, j'ai surtout hérité d'une vaste bibliothèque et d'un goût pour la littérature. Les Wayne étaient plus des industriels et des scientifiques. »

« Ne vous ennuyez vous pas, ici ? »

« Oh non, pas du tout. Grâce à ma fortune, j'ai pu faire installer des liaisons Internet de qualité aussi bien

Le complot des éternels

pour moi que pour le reste des habitants de l'île. J'ai aussi contribué à faire du Polytechnicum ce qu'il est aujourd'hui. Il y a d'ailleurs un amphithéâtre qui porte mon nom. »

« Le Polytechnicum de Mahkra ? »

« Oui, bien sûr. C'est la seule université de l'île et son succès est aujourd'hui mondial. De nombreux professeurs et des étudiants viennent du monde entier. Les raisons fiscales ne sont pas les seules. C'est une très bonne université. Et l'hôpital de l'île est au sein de la faculté de médecine, tout comme le centre de médecine légale et la morgue. »

« Mais si vous connaissez si bien le Polytechnicum, pourquoi... »

« Pourquoi n'ai-je pas enquêté ? Parce que je ne suis plus de la police, même si le Sénéchal-Bailli a tenu à ce que je prenne le titre d'adjoint à sa charge. »

« Puis-je malgré tout compter sur votre aide ? Vous étiez une profileuse remarquable. Et c'est un talent qui ne se perd pas dans le temps. »

« Vous en bénéficiiez déjà en logeant chez moi, évitant ainsi l'internat du Polytechnicum. Je vous emmènerai sur place demain matin. D'ici là, reposez-vous de votre voyage. Bien entendu, vous êtes mon invité jusqu'à la fin de votre séjour. »

« Merci, Slippery. »

« Je vous en prie, Dick. »

Le complot des éternels

4

Sur l'île d'Angliche, le petit déjeuner était copieux et d'un cérémonial précis. La matinée était donc bien avancée quand Slippery Wayne-Waite et Dick Ineupoucci se mirent en route pour Mahkra, accompagnés par Napoléon qui gambadait joyeusement autour d'eux quand il ne pourchassait pas quelque lapin, chat ou rat.

Il est vrai que l'épuisement de la marmelade de tripes de bœufs au miel et aux algues, des galettes de seigle couvertes de pâté d'oranges amères au poivre avec quelques cornichons, de l'omelette aux fraises et des autres plats typiques préparés par Slippery Wayne-Waite avait été nécessaire pour que les deux anciens collègues puissent échanger les nouvelles de leurs diverses connaissances communes au-delà de ce qui avait pu être fait au dîner de la veille. Sur cette île, Dick Ineupoucci comprit vite que son goût pour les expériences culinaires serait comblé au-delà du raisonnable.

L'île était petite. Sa forme irrégulière pouvait s'inscrire dans un cercle de moins de dix kilomètres de diamètre. Et si sa face tournée vers l'océan possédait bien une falaise, le relief demeurait assez limité, se

Le complot des éternels

résumant à quelques collines où se répandaient des champs et quelques bois.

Il y avait donc peu de véhicules à moteur sur l'île, en dehors des tracteurs et de divers engins utilitaires. En cas de besoin, des taxis, des sortes de voiturettes électriques de golf, pouvaient cependant être utilisés.

Slippery Wayne-Waite et Dick Ineupoucci décidèrent de se rendre à pieds au Polytechnicum. Ils croisèrent plusieurs fois des taxis et de nombreux vélos. Chacun se saluait d'un sonore « bonjour chez vous », marque locale de politesse dès que l'on s'approchait assez pour se parler. Mais le silence s'imposait si la distance inter-individuelle n'était pas adaptée aux salutations. L'autochtone expliqua les complexes règles de politesse de l'île à son accompagnateur et cela occupa les vieux amis le temps du trajet.

La marche permettait d'observer l'endroit et de s'imprégner de l'atmosphère de l'île. Ils empruntèrent la route principale qui reliait le port au village côtier de Mahkra. Ce village comprenait aussi un petit port mais que seules quelques barques de pêcheurs pouvaient utiliser tant il était petit.

Dick Ineupoucci apprécia également la marche pour mieux digérer. L'omelette aux fraises était en effet un peu lourde, peut-être, à digérer le matin. La graisse de porc requise par la tradition pour la cuire y était sans doute pour quelque chose.

Le complot des éternels

L'essentiel de l'île était occupé par des champs, des prés et quelques bois. Angliche était traditionnellement une zone tenant sa richesse de son agriculture. Mais, à notre époque, il est connu que les traditions se perdent. La plupart des habitants continuait de cultiver la terre pour s'occuper et se nourrir de produits naturels sans pesticide, contrairement à ceux provenant du continent, mais cela ne leur permettait pas de se payer les équipements audiovisuels de haute qualité, les voiturettes électriques, les tableaux de maîtres ornant les séjours...

Les différentes familles, depuis que l'île était entrée dans la modernité avec l'arrivée d'Internet haut débit, abritaient dans leurs demeures des sièges de sociétés mondiales. Pour les héberger, souvent sous la forme d'une boîte aux lettres symbolique où jamais n'arrivait le moindre courrier, chaque famille touchait un confortable loyer. En retour de leur hébergement, les sociétés bénéficiaient d'un siège éloigné de toute forme d'imposition ou de contrôle étatique. Si les affrontements entre sociétés aux propriétaires pas toujours d'une grande honnêteté se transposaient dans le monde physique, le Sénéchal-Bailli se devait de rétablir l'ordre. Mais c'était le plus souvent inutile.

La politesse locale était surveillée comme le lait sur le feu par tous les habitants. Et vouloir assassiner un concurrent ou venir voler quelques archives n'était pas poli. L'impolitesse amenait en général à disparaître de la

Le complot des éternels

surface de la terre et à se retrouver environ trois pieds plus bas, sous un nouveau bosquet de rhododendrons. Cet attachement à la politesse faisait partie des avantages de l'île pour y domicilier ses affaires.

De ce genre de choses, les quelques rares autorités de l'île ne se préoccupaient pas. Si le Sénéchal-Bailli avait dû appeler à l'aide le continent, c'était que la situation se dégradait réellement et ne semblait pas pouvoir s'expliquer par quelques querelles entre mafieux russes, mexicains et italiens, des étrangers dont les histoires n'intéressaient personne.

L'heure du thé de mi-matinée approchait quand, enfin, Slippery Wayne-Waite et Dick Ineupoucci arrivèrent au deuxième village de l'île, Mahkra. Si les petites maisons de pierres grises s'agglutinaient essentiellement autour d'une route descendant vers le petit port de pêche, la route montait jusqu'au sommet de la petite colline, là où trônaient les bâtiments du Polytechnicum.

Cette université pluriséculaire disposait toujours des mêmes bâtiments néogothiques que lors de sa fondation. Mais, plus récemment, la modernité avait jeté son dévolu sur l'endroit, y chassant la poussière, ajoutant aux sombres bibliothèques les équipements informatiques les plus modernes.

Les deux policiers se dirigèrent vers ces bâtiments parfaitement entretenus.

Le complot des éternels

5

Slippery Wayne-Waite appela Napoléon qui vint se blottir dans les jambes de sa maîtresse pour y recevoir de longues caresses. Puis elle lui montra la route qu'ils venaient d'emprunter.

« Retourne à la maison, va dormir à Sainte-Hélène, Napoléon. Les chiens, même gentils comme toi, ne sont pas admis au Polytechnicum. »

« C'est bien dommage, un chien de chasse aurait peut-être pu suivre une piste... » soupira Dick Ineupoucci.

« Ne vous inquiétez pas, Dick. Les vrais criminels sont stupides, rappelez-vous. Votre habileté suffira. »

Aboyant joyeusement en hochant la tête, Napoléon salua sa maîtresse et partit à grandes enjambées vers sa demeure, là où il y avait sa gamelle, son eau fraîche et sa niche. Le chien avait une mission. Et il ne se laissa pas distraire par le moindre élément perturbateur, du moins tant qu'il était surveillé par sa maîtresse. Par exemple, un chat perdit son temps à miauler sur un mur : Napoléon n'y prêta pas la moindre attention.

Le campus du Polytechnicum était ceint d'un haut mur entourant tous les bâtiments. C'était plus une

Le complot des éternels

question de statut que de réelle utilité, le moindre délinquant comme le plus sauvage des conquérants évitant Angliche, sauf pour s'y réfugier avec son argent mal gagné.

Le mur d'enceinte était percé d'une immense porte mais, si celle-ci était dotée de tourelles latérales et d'un surplomb avec des mâchicoulis, il n'y avait aucun bâtant, juste une herse prête à glisser dans des rails tracés dans les flancs de la percée. La herse était retenue par une chaîne régulièrement repeinte mais le mécanisme semblait bien paralysé par les innombrables couches de peinture sans que cela n'émeuve quiconque.

Slippery Wayne-Waite franchit la porte la première, suivie par Dick Ineupoucci. La présence de la muraille assombrissait singulièrement la cour. Face à eux, les bâtiments formaient comme un U. Le bâtiment le plus haut, juste dans l'axe de la porte, possédait un grand escalier monumental descendant dans la cour.

Un homme sortit alors de la porte au sommet des escaliers et vint à la rencontre des deux arrivants. Il marchait rapidement, tendant régulièrement l'étoffe noire de sa robe, une sorte de soutane arrivant à mi-mollet et terminée par un large col pourpre. Le bas des jambes laissait apparaître un pantalon noir classique.

Dick Ineupoucci, se souvenant de la documentation qu'il avait dû compulsier avant sa mission, reconnut le directeur du Polytechnicum avant même de pouvoir identifier le visage. Les enseignants

Le complot des éternels

maîtres de chaires portaient un col bleu et les adjoints un col noir. Quant aux responsables divers ayant rangs d'enseignants, y compris le directeur du laboratoire de médecine légale, ils bénéficiaient d'un col blanc. Mais tous portaient une soutane noire, dont la coupe datait de la fondation de l'établissement.

« C'est Michael Godwin, le directeur du Polytechnicum » expliqua à voix basse Slippery Wayne-Waite.

« J'avais reconnu sa soutane » répondit Dick Ineupoucci.

« Vous êtes bien documenté, Dick. Michael est un homme charmant qui fut professeur ici avant d'être élu directeur. Même s'il a quelques obsessions. »

« Suspect ? »

« Tout le monde l'est, mon cher Dick, y compris vous et moi. Auriez-vous oublié les règles élémentaires de toute bonne histoire policière ? »

Comme l'homme était désormais proche des deux enquêteurs, à force de marcher l'un vers l'autre, ces derniers se turent jusqu'à la nécessité de se saluer.

« Mon cher Michael ! Bonjour chez vous ! »

« Ah, Slippery, je suis heureux de vous voir ici enfin. Bonjour chez vous ! »

« Bonjour chez vous, monsieur le directeur » lança Dick Ineupoucci.

L'homme, grand et mince, au visage glabre et chauve, se retourna vers le policier.

Le complot des éternels

« Monsieur l'inspecteur, sénéchal-bailli adjoint provisoire par délégation, Dick Ineupoucci, je présume ? »

« Lui-même, pour vous servir, Monsieur le directeur. »

« Me permettez-vous de simplement vous appeler Inspecteur ? »

« Je vous en remercierais même car les titres donnés sur cette île me semblent bien compliqués, sans vouloir vous offenser. »

« Oh, il n'y a pas de mal. Il est vrai que les traditions sont parfois lourdes à porter. Mais ce sont les traditions qui justifient notre rôle et notre place. Puis-je vous inviter à me suivre dans mon bureau ? Je pourrais vous faire goûter de la liqueur de crapaud, une spécialité locale, que je fabrique moi-même grâce à une recette familiale. Ou bien préférez-vous tout de suite que nous allions au service médical retrouver notre médecin-légiste, directeur de clinique et enseignant, le Professeur Julius Bloudande-Bônse ? »

« Ma foi, autant entrer dans le vif du sujet de suite, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, Monsieur le Directeur » répondit Dick Ineupoucci.

« C'est entendu. Même si, pour moi, tout cela est de la faute des nazis. »

Slippery Wayne-Waite pouffa. « Mon cher Michael, les deux derniers nazis que nous avons vus sur l'île, c'était en 1946. Les valises d'or qu'ils

Le complot des éternels

transportaient ont permis la grande rénovation du Polytechnicum de 1946-1950. Et n'oublions pas les deux magnifiques rhododendrons présents sur la grande pelouse, près de la falaise. »

Semblant être quelque peu vexé, Michael Godwin se retourna en disant d'un ton neutre : « suivez-moi, je vous prie. » Les deux enquêteurs obtempérèrent.

Le directeur les entraîna à sa suite mais ils ne prirent pas la porte qu'il avait utilisée pour rejoindre la cour. Ils se dirigèrent vers l'arrière d'une des ailes latérales, d'où d'autres corps de bâtiments partaient vers la muraille. Combien de bâtiments y avait-il ? Combien d'étudiants ? Dick Ineupoucci ne s'en souvenait plus. Et cela n'avait guère d'importance.

Le petit groupe se dirigea vers une double porte située au niveau même de la cour, sans perron ni marches. Alors qu'il ne restait que quelques mètres à parcourir pour pénétrer dans le bâtiment, une jeune femme brune aux cheveux arrivant à peine sur les épaules, sortit.

Sa grande blouse noire d'élève était encore largement ouverte et la jeune femme, souriante, était en train d'arranger les boutons de son chemisier blanc tout en marchant. En apercevant le directeur, elle cessa aussitôt ses manœuvres vestimentaires et rabattit les pans de sa blouse précipitamment.

« Bonjour chez vous, Monsieur le Directeur. »

Le complot des éternels

« Bonjour chez vous, Mademoiselle Von Tagen. Dois-je vous rappeler que vous devez avoir une tenue toujours correcte quand vous vous déplacez dans l'université ? »

« Non, Monsieur le Directeur. Excusez-moi, Monsieur le Directeur. »

Sur un geste énervé de Michael Godwin, Ursula Von Tagen s'enfuit au pas de gymnastique. Dick Ineupoucci la regarda passer, admirant les cheveux fins tressauter dans le soleil tandis que s'agitaient de très jolies jambes gainées de lycra noir à peine gênées par la jupe noire s'arrêtant sur les genoux et terminées par de magnifiques escarpins tout autant noirs que le reste, exception faite du chemisier blanc convenablement garni déjà évoqué.

« Qui est-ce ? » s'enquit le policier auprès du directeur.

« Ursula Von Tagen, une de nos étudiantes. »

Dick Ineupoucci s'aperçut alors que le directeur aussi s'était arrêté pour regarder passer la jeune femme. Mais son visage ressemblait à celui d'une marâtre attachée à la virginité de sa pupille envoyée au milieu d'un groupe de marins venant à peine de débarquer d'un voyage de six mois en mer. Quant à Slippery Wayne-Waite, elle se contentait de regarder les deux mâles, en souriant, mais légèrement désapprobatrice tout de même.

Le complot des éternels

6

« Ce ne sont pas là les parties les plus prestigieuses de notre université » s'excusa le directeur en entraînant les deux enquêteurs dans ce qui ressemblait plus à des caves qu'à autre chose.

Le couloir était cependant de la même architecture néogothique que le reste. Il était éclairé par des lucarnes situées en haut des murs, entre les piliers des voûtes. Sur le mur en face des lucarnes, de lourdes portes de bois étaient espacées irrégulièrement.

Dick Ineupoucci s'enquit soudain : « qu'y-a-t-il derrière ces portes ? »

« Divers laboratoires de chimie, de physique... Nous allons bientôt arriver dans la section médicale » répondit le directeur.

A ce moment, deux hommes sortirent d'un des laboratoires. Celui qui passa devant, l'air hautain, à la robe de professeur, referma la porte derrière le second, plus effacé et dont la robe au col blanc marquait un rang inférieur. Il rangea la lourde clé dans une poche de sa robe.

« Bonjour chez vous, Monsieur le Directeur » dit le professeur d'une voix grave et traînante.

« Bonjour chez vous, Monsieur le Directeur » répéta l'autre homme en écho avec une voix plus aiguë

Le complot des éternels

et rapide, comme s'il n'avait que peu d'air disponible pour parler.

« Bonjour chez vous, Messieurs. Permettez-moi de vous présenter les deux enquêteurs qui sont chargés de tirer au clair les affaires malheureuses se déroulant dans ces murs. Peut-être connaissez-vous Slippery Wayne-Waite, la célèbre écrivaine qui a tant fait pour cette université... »

« Bonjour chez vous, Madame. Oui, nous nous sommes déjà croisés. Angliche est petite » expliqua le professeur.

« Bonjour chez vous, Madame. Enchanté. » dit l'autre homme.

« ...Et le lieutenant Dick Ineupoucci, envoyé par la police continentale. »

« Bonjour chez vous, Lieutenant, enchanté. » dirent l'un après l'autre les deux hommes, sans se gêner.

« Bonjour chez vous, Messieurs. Et à qui donc ai-je affaire ? »

« Je suis Jean-Claude Dunklermeister, professeur titulaire de la chaire de chimie organique » se présenta l'enseignant. Puis il désigna son acolyte : « Malachie Gricbouc est le bibliothécaire de notre université. »

Le bibliothécaire s'inclina devant les visiteurs, révélant une calvitie assez prononcée, ses cheveux se résumant à une couronne grisonnante et bouclée en désordre. Un peu plus petit que Jean-Claude Dunklermeister, il semblait bien plus modeste. Le

Le complot des éternels

professeur, lui, paraissait hautain et son attitude ne le rendait guère sympathique, d'autant que ses cheveux gras et noirs tombaient en cascade presque jusque sur ses épaules.

Les deux groupes se séparèrent : le professeur et le bibliothécaire s'en allèrent en silence vers la porte empruntée plus tôt par le directeur et les deux enquêteurs. Ces derniers continuèrent leur progression jusqu'à arriver devant une double-porte métallique contrastant avec les autres portes en bois.

« Nous voici arrivés » indiqua le directeur.

Sur le côté de la porte, un petit bloc métallique avec un bouton de sonnette comprenait également deux petites lumières, l'une verte (éteinte) et l'autre rouge (allumée). Le directeur appuya sur la sonnette. Quelques secondes plus tard, un bruit électrique se fit entendre tandis que la lumière verte s'allumait et la rouge s'éteignait. Le directeur poussa la porte qui s'ouvrit sans difficulté et pénétra dans la pièce, suivi par les deux enquêteurs.

L'endroit était largement éclairé par des néons placés au plafond. Si la pièce comprenait les mêmes voûtes que le reste, tout était peint en blanc. Vaste, le laboratoire comportait plus d'une dizaine de piliers soutenant les voûtes. Cinq tables métalliques étaient placées au centre, prêtes, de toute évidence, à recevoir des cadavres qui seraient découpés par des étudiants en médecine. Au fond, des tiroirs de morgue devaient

Le complot des éternels

contenir la matière première. Et, songea Dick Ineupoucci, sans doute les victimes qui lui valaient sa présence.

Un homme s'était levé d'un bureau situé dans un coin et se dirigea, souriant et affable, vers le petit groupe. Il portait une robe de professeur et, par dessus, une blouse blanche. L'empilement des couches de vêtements n'était pas inutile : l'endroit était frais, presque froid. Comme le bibliothécaire, l'homme avait une calvitie prononcée et une couronne de cheveux mais celle-ci était brune et bien peignée.

« Bonjour chez vous, Professeur Bloudande-Bônse. Je vous présente le lieutenant Dick Ineupoucci et vous vous rappelez sans doute de Slippery Wayne-Waite. »

« Bien entendu. Bonjour chez vous Madame et Messieurs. Bienvenue dans mon antre. Je pense que vous souhaitez voir rapidement les victimes ? »

« En effet, Professeur » confirma le lieutenant.

« Les tiroirs occupés sont signalés par un témoin blanc sur son panneau de fermeture : le poids du corps sur le plateau amène ce témoin sur la fente qui, sinon, reste ouverte et donc sombre. »

Le professeur se retourna vers l'ensemble de tiroirs et se gratta le dessus du crâne.

« Voyons voir... Nous avons dans l'ordre Ali Manpouri, professeur d'éloquence et ancien animateur télévisuel, puis en deuxième la professeur Angèle Huss

Le complot des éternels

de Miyet qui enseignait les bonnes manières à travers le monde, une discipline essentielle du cursus *international business*, et enfin un étudiant, Marco-Guglielmo Mussolevi. »

L'inspecteur demanda soudain : « il était étudiant en quoi ? »

Le directeur répondit aussitôt : « il était inscrit en thèse de littérature mais ses travaux tenaient aussi de l'informatique. Il mettait au point une intelligence artificielle qui, grâce à ses algorithmes, pouvait écrire des romans à succès. »

Dick Ineupoucci hocha la tête puis il constata : « nous avons donc affaire à trois victimes de sections plutôt littéraires et économiques. Y avait-il un lien simple entre elles, en dehors de l'assassinat lui-même ? »

« Pas à notre connaissance, sauf qu'ils étaient tous présents dans nos murs, bien entendu » affirma le directeur.

« Bien, allons-y, dans ce cas... Voyons ce que les cadavres peuvent nous apprendre. »

Le professeur Bloudande-Bônse se dirigea vers le premier tiroir dont le témoin blanc marquait l'occupation.

« Normalement, le premier tiroir doit contenir la première victime » indiqua le professeur.

D'un geste sec, il ouvrit le premier tiroir d'environ une cinquantaine de centimètres, regarda

Le complot des éternels

l'intérieur et referma précipitamment après avoir poussé un petit cri de surprise.

« j'ai un Paul Ichinel dans le tiroir » dit-il en se retournant, affolé, vers les autres vivants présents.

« Paul Ichinel ? Mais il n'est pas mort, à ma connaissance ! On m'aurait prévenu ! » s'offusqua le directeur.

Le professeur Bloudande-Bônse renchérit : « et je devrais être au courant de tous les corps que l'on range chez moi, tout de même ! »

« Excusez-moi mais de qui parlez-vous ? » demanda l'inspecteur, Slippery Wayne-Waite restant parfaitement calme, stoïque, silencieuse et souriante.

Le directeur répondit en même temps à Dick Ineupoucci et à Julius Bloudande-Bônse.

« Paul Ichinel est un étudiant français en post-doctorat de médecine. Il a donc un accès relativement libre à cette pièce. Julius, veuillez vérifier que c'est bien Paul Ichinel qui est dans ce tiroir et sortez le qu'on regarde ce qui lui est arrivé. »

Semblant quelque peu décontenancé, le professeur Bloudande-Bônse se retourna vers son tiroir et l'ouvrit violemment en entier.

Le directeur s'exclama : « Paul Ichinel ! »

« Je vous l'avais bien dit ! » rétorqua l'enseignant.

Le complot des éternels

Tous, même Slippery Wayne-Waite, hurlèrent soudain de terreur : Paul Ichinel se redressait lentement dans le tiroir. Il ouvrit alors les yeux puis la bouche.

« Qui crie comme ça ? Ah, Professeur, Monsieur le Directeur, Madame, Monsieur... Bonjour chez vous tous. »

« Mais qu'est-ce que vous faites dans ce tiroir, Paul ? » demanda Julius Bloudande-Bônse.

« Je me cachais, bien sûr. Je pensais que l'assassin ne me trouverait pas ici. »

« Avez-vous été menacé, Monsieur Ichinel ? » l'interrogea le lieutenant.

« Menacé ? Non, je n'ai pas reçu de menaces. Mais les autres victimes ont-elles été menacées ? Je ne pense pas, sinon nous le saurions. »

« Avez-vous une raison particulière de penser que vous seriez davantage en danger que d'autres ? »

« Je... Euh... J'ai peur. Oui, voilà, j'ai peur. »

Slippery Wayne-Waite attira Dick Ineupoucci à l'écart et lui parla à voix basse.

« Dick, ce type nous ment. Il nous cache quelque chose. Il a un secret qu'il ne veut pas nous révéler. »

« Paul Ichinel a un secret ? C'est probable en effet. Il va falloir être habile pour le faire parler. Je pense qu'il connaît un point commun aux différentes victimes, point commun qu'il partage. »

Le complot des éternels

Revenant dans le groupe, ils n'assistèrent qu'à la fin des reproches faits à l'étudiant par le directeur et le professeur.

« Allez terminer votre travail au lieu de pratiquer de telles gamineries. Et j'espère que vous serez en de meilleures dispositions pour le repas de ce midi. Le cuisinier a préparé des tripes de moutons farcies. »

« Farcies à quoi ? » s'enquit avec inquiétude Dick Ineupoucci.

« Eh bien, avec du haddock et du lard fumés, bien sûr, le tout accompagné de rutabagas rissolés dans de la graisse de porc et mélangés à une persillade de menthe. C'est un plat local traditionnel. »

Remotivé par ce menu pour que l'enquête s'achève au plus vite, Dick Ineupoucci demanda à voir les corps des victimes. Après tout, c'était la raison de leur présence à tous dans cette pièce. Julius Bloudande-Bônse ouvrit alors successivement les trois tiroirs contenant les corps de Marco-Guglielmo Mussolevi, Angèle Huss de Miyet et Ali Manpouri.

Les trois corps présentaient la même marque circulaire autour du crâne (issue de la forte pression d'un métal chaud, précisa le professeur) et chacun avait été drogué avant sa mort. La cause du décès elle-même restait inconnue mais ressemblait à une crise cardiaque.

Le complot des éternels

7

Dick Ineupoucci salua les enseignants et le directeur puis quitta la table pour aller prendre l'air sur la pelouse, derrière la cantine du Polytechnicum. Plus que les tripes de moutons farcies, le dessert, une gelée de coings parfumée à la sardine, lui restait sur l'estomac. Devant lui, il voyait la grande étendue d'herbe grasse tondue avec soin et, plus loin, l'océan. Sur la pelouse elle-même, plusieurs rhododendrons donnaient un certain relief.

Le policier se mit à marcher vers le bord de la falaise. Le Polytechnicum était en effet placé dans la partie haute de l'île. La pelouse cessait brutalement d'être tondue à quelques centimètres du bord mais il n'y avait pas de véritable protection : ni barrière ni barbelés. Pour tuer quelqu'un, il suffisait de lui donner rendez-vous ici et de le pousser. La falaise était abrupte et haute d'au moins une cinquantaine de mètres. Une chute pourrait être vue comme un accident.

Se grattant le menton pour l'aider à réfléchir, Dick Ineupoucci fit demi-tour et revint vers les bâtiments gothiques. Il vit alors qu'il n'était pas seul sur la pelouse. Jean-Claude Dunklermeister semblait perdu dans ses pensées, le regard vaguement dirigé vers l'un

Le complot des éternels

des rhododendrons. A côté de lui, Malachie Gricbouc attendait, les mains croisées dans le dos, en silence.

Soudain, tandis que le policier marchait sur l'herbe en provoquant un crissement caractéristique, le bibliothécaire se retourna vers lui. Puis il parla à l'oreille du professeur qui sortit de ses pensées et pour regarder plus fixement l'inspecteur.

Quand Dick Ineupoucci fut suffisamment près, Jean-Claude Dunklermeister s'adressa à lui, toujours avec sa voix traînante, grave et lasse où une sorte de mépris semblait se nicher.

« Alors, inspecteur, que pensez-vous des spécialités culinaires locales ? Vous semblez avoir quelques difficultés de digestion. »

« Ma foi, je dois bien admettre que c'est assez curieux et inhabituel pour un homme du continent. »

« Et avez-vous des idées ou des pistes pour que cessent les perturbations qui motivent votre présence ? »

« Pas pour l'heure, je dois l'admettre. C'est assez étrange ce qui arrive. Autant inhabituel que votre cuisine. »

La mimique réalisée par Jean-Claude Dunklermeister devait être son sourire en réaction à la plaisanterie. C'est du moins ce que songea le policier qui trouvait le professeur de plus en plus antipathique.

Le complot des éternels

8

Assise sur un banc placé sur la pelouse, pas très loin du bord de la falaise, Slippery Wayne-Waite discutait avec Dick Ineupoucci. Nerveux, celui-ci marchait en cercle autour du banc.

« Dick, asseyez-vous. Vous me donnez le tournis. Déjà, lorsque nous travaillions ensemble, je vous trouvais trop nerveux. »

« Slippery, cette affaire me perturbe. Il n'y a aucun mobile apparent dans une série de meurtres respectant toujours le même protocole. Au point que je me demande si les victimes n'ont pas été prises au hasard, seul le meurtre lui-même ayant une signification. »

« Ce n'est pas impossible. N'oubliez pas ma règle qui, jusqu'à présent, n'a jamais été prise en défaut : les vrais criminels sont stupides. Il faut absolument éviter de se compliquer la vie et de plaquer sur la situation un scénario ou une explication trop complexe : ce serait une fausse piste. »

L'inspecteur grommela une réponse incompréhensible tout en poursuivant sa rotation continue autour de l'ancienne profilleuse. Cette circonvolution exaspérait cette dernière mais ne semblait pas pour autant atteindre son objectif d'aider le policier

Le complot des éternels

à trouver une solution à l'énigme de ces meurtres. Par contre, elle permit à Dick Ineupoucci de voir en premier arriver vers eux un homme jeune et athlétique d'origine africaine.

« Bonjour chez vous, Madame, Monsieur » dit-il quand il fut suffisamment près. « Monsieur le directeur me demande de vous prier de le rejoindre d'urgence dans le couloir des laboratoires. »

« Qui êtes-vous, jeune homme ? » demanda avec gentillesse Slippery Wayne-Waite dont le regard allait de la tête aux pieds du messenger, insistant peut-être un peu plus au milieu de la hauteur.

« Je me nomme Solomo Atawad. Je suis un étudiant malien du cursus *International Business*. J'ai déjà créé plusieurs start-ups mais j'ai besoin de mieux comprendre comment réussir l'internationalisation de la levée de fonds. »

« Allons-y, puisque Monsieur le Directeur indiquait une urgence » conclut Dick Ineupoucci.

Le messenger mena les deux policiers au travers du dédale du Polytechnicum jusqu'à un lieu pas très éloigné de la morgue, dans le couloir qu'ils avaient empruntés depuis la cour d'honneur. Le directeur était debout et semblait nerveux. A côté de lui, Jean-Claude Dunklermeister attendait, las, les mains dans le dos, se demandant bien pourquoi il était là. Et, derrière lui, Malachie Gricbouc le regardait avec dévotion mais semblait dans l'embarras, légèrement penché de façon

Le complot des éternels

curieusement tordue. Julius Bloudande-Bônse, quant à lui, était accroupi et dissimulait aux arrivants ce qu'il examinait. En approchant, il sembla cependant évident aux deux policiers qu'un cadavre était par terre.

« Un nouveau meurtre ? » s'enquit Dick Ineupoucci en approchant.

Le directeur approuva : « en effet. Solomo Atawad, que j'ai envoyé vous chercher, a découvert le cadavre d'Agathe Hioubaybe. »

Dick Ineupoucci se pencha vers le corps, une très jolie femme vêtue de la blouse réglementaire parfaitement boutonnée.

« Je n'ai pas encore procédé à l'examen complet, bien sûr, mais le protocole semble avoir été le même. La blouse n'a pas été ouverte et il est donc peu probable que la victime ait subi des outrages sexuels. Par contre, on retrouve la même marque autour du crâne. »

« Elle était étudiante en quoi ? »

« En économie internationale » précisa le directeur.

Slippery Wayne-Waite prit une main de Solomo Atawad dans les siennes avec affection, comme pour aider un jeune enfant à parler d'une chose difficile à sa grand-mère.

« Dites-moi, mon jeune ami, comment avez-vous découvert le corps ? »

« Eh bien... En fait, je la cherchais. Nous devons nous retrouver et elle était en retard, ce qui est

Le complot des éternels

très inhabituel. Et on m'avait dit l'avoir vue se diriger vers les laboratoires. Alors, je me suis rendu dans le couloir et c'est là que je l'ai découverte. Quand j'ai poussé un cri d'effroi, le professeur Dunklermeister et monsieur Gricbouc sont sortis du laboratoire de chimie. Ils ont appelé par téléphone le directeur et le professeur Bloudande-Bônse. »

« Bien. Nous prendrons votre déposition par écrit tout à l'heure. Justement, je voulais revenir sur les circonstances de chaque découverte de corps. Mais pourquoi la cherchiez-vous exactement ? Quelles étaient vos relations ? »

« Je... Eh bien... Elle devait me rejoindre dans ma chambre. Nous sommes... Enfin... »

« Eh bien voilà célibataire, mon jeune ami, et parfaitement disponible » l'interrompit Slippery Wayne-Waite en lui tapotant la main tout en lui souriant.

Le directeur sembla soudain furieux. « Il est interdit aux étudiants de recevoir dans leur chambre et plus encore d'avoir des relations sexuelles dans les bâtiments du Polytechnicum. L'auriez-vous oublié ? »

« Non, Monsieur le Directeur » répondit l'étudiant en vérifiant que ses chaussures étaient bien cirées tel que le règlement l'exigeait.

Le complot des éternels

9

Tandis que Jean-Claude Dunklermeister, Solomo Atawad et Dick Ineupoucci aidaient Julius Bloudande-Bônse à transporter le corps jusque dans la morgue, Slippery Wayne-Waite accompagna le directeur et Malachie Gricbouc vers la sortie. Ce dernier marchait étrangement. Le directeur le regarda soudain pour lui adresser des reproches d'un ton violent.

« Monsieur Gricbouc, que diable faites-vous toujours avec le professeur Dunklermeister au lieu de vous occuper de la bibliothèque ? On se plaint à moi des horaires très variables d'ouverture. »

« J'en suis désolé, Monsieur le Directeur, mais il y a de nombreux ouvrages de chimie que le professeur me demande de lui apporter et... »

« Et il peut venir les chercher lui-même. Je lui dirai. Veillez à ce que la bibliothèque reste ouverte. »

« Et, en l'occurrence, Monsieur le Directeur, j'ai dû faire un mauvais mouvement et j'ai une lombalgie. Je me suis rendu chez le professeur Dunklermeister pour lui demander un onguent. »

« Julius Bloudande-Bônse n'aurait-il pas été d'un meilleur secours ? »

« Sauf votre respect, Monsieur le Directeur, les onguents du professeur Dunklermeister sont d'une très

Le complot des éternels

grande efficacité, ce qui n'enlève rien aux compétences du professeur Bloudande-Bônse, bien entendu. Je vais d'ailleurs m'enduire de la crème qu'il m'a donné dans mon bureau dès que j'y serai de retour. »

Le directeur grommela une visible désapprobation et le petit groupe devint silencieux jusqu'à sa dispersion dans la cour d'honneur. Tandis que le bibliothécaire repartait vers son bureau, Slippery Wayne-Waite arrêta le directeur en le retenant par le coude.

« Dites-moi, Monsieur le Directeur, où ont été retrouvées les trois premières victimes ? »

« A chaque fois, les corps ont été retrouvés parfaitement allongés sur la pelouse. De toute évidence, les corps ont été transportés, la mort ayant frappé ailleurs. Ils étaient tous déjà froids. Mais il n'y avait aucune marque sur la pelouse : les corps ont donc bien été portés et non traînés. »

« Mais Agathe Hioubaybe était encore tiède et a été découverte dans le couloir des laboratoires. Là aussi, il y a une évidence : ce n'était pas le plan du meurtrier. Il a dû entendre venir Solomo Atawad et décider d'abandonner le corps là. »

« Peut-être, en effet. Mais je reste persuadé que c'est un coup des nazis. »

Slippery Wayne-Waite sourit. Elle salua le directeur et se retira pour aller préparer le dîner.

Le complot des éternels

10

Napoléon redressa la tête à l'approche de la voiturette électrique comme on en rencontre sur les golfs du continent. Sur Angliche, de tels véhicules servent souvent de taxis. De fait, l'engin s'arrêta au bout de l'allée et Dick Ineupoucci en descendit, réglant le conducteur avant de se diriger vers la maisonnette où il logeait.

En soupirant, Napoléon se leva, alla à la rencontre du visiteur, le renifla pour contrôler son identité et poussa un « ouaf » sourd. Alors, il s'en retourna à Sainte-Hélène, après un rapide passage à sa gamelle. Il avait fini son travail de chien de garde.

Wellington et Nelson regardaient avec dépit leurs gamelles remplies de croquettes industrielles. C'était cela ou ne rien manger. Ils savaient que leur humaine était impitoyable. Mais la voix de Napoléon leur donna un espoir. Les deux chats s'entre-regardèrent et se dirigèrent vers la porte-fenêtre où, déjà, se présentait leur humaine.

Le « ouaf » sourd était en effet un signal. Slippery Wayne-Waite sortit sur le seuil de sa maison. Elle faillit tomber lorsque Wellington et Nelson jaillirent entre ses jambes pour sortir. Mais Napoléon les attendait. Un grondement de l'enfer les fit reculer. Et la

Le complot des éternels

porte-fenêtre se referma devant eux, les laissant avec les croquettes industrielles pour seule nourriture et leur dépit pour tout sentiment.

Slippery Wayne-Waite caressa Napoléon au passage et rejoignit Dick Ineupoucci.

« Alors, quoi de neuf, Dick ? »

« Absolument rien de significatif. Sauf que j'ai appris que les corps étaient habituellement transportés jusque sur la pelouse. De toute évidence celui trouvé dans le couloir a été un raté pour l'assassin. J'ai pris les dépositions de tout le monde par écrit sur la fin d'après-midi. Cette série de crimes est pour le moins étrange. »

« Il est temps de se reposer un peu, Dick. Comme vous n'avez pas pu goûter la liqueur de crapaud du directeur, j'ai ressorti celle que j'avais dans ma cave. Pour le dîner, je vous ai préparé des choses légères : une soupe de gazon au paprika, de la compote de hareng à l'orange et une crème au curry et au miel. »

« Pour les prochains jours, ne vous donnez pas tant de mal, Slippery. Je pourrais me préparer des grillades simples dans la maisonnette que vous me prêtez. »

« Je pense que la découverte de nos spécialités culinaires vous lasse un peu, Dick. Ne vous inquiétez pas : je sais aussi cuisiner selon les recettes du continent. »

Le complot des éternels

11

« Tu es bien sûr que tu es le seul à avoir couché avec Agathe Hioubaybe ? »

« Comment oses-tu ainsi attenter à la mémoire de mon aimée ? Je vais te tuer ! »

Solomo Atawad saisit Paul Ichinel à la gorge, commençant à l'étrangler. Son regard était chargé de haine et de rage. Le jeune français ne parvenait ni à exprimer un argument pour se défendre ni à écarter les puissantes mains qui enserraient son cou.

« Eh bien, messieurs, que se passe-t-il ici ? »

Dick Ineupoucci s'était planté à côté d'eux, jambes écartées et poings sur les hanches. Solomo Atawad lâcha aussitôt Paul Ichinel qui retomba lourdement au sol en chancelant.

« J'ai déjà pris votre déposition concernant la découverte, hier, de votre maîtresse mais je vous retrouve aujourd'hui en train de tenter d'assassiner, au détour d'un couloir, un individu déjà croisé dans la procédure et que je voulais revoir. On m'avait dit qu'il était parti par ce couloir et qu'il vous cherchait, d'ailleurs. Que je vous trouve ensemble et en plein conflit pourrait me fournir une explication à tous ces meurtres... »

Le complot des éternels

« Monsieur l'inspecteur, ce conflit n'a rien à voir avec les meurtres : il m'a juste rattrapé en courant pour me demander si j'étais certain de ne pas être cocu ! »

« Monsieur Ichinel, voici une bien curieuse question, en effet... surtout quand la compagne accusée vient de mourir des mains du tueur en série. »

« Ce n'est pas ce que vous croyez, tous les deux » commença à se justifier Paul Ichinel en tentant de reprendre son souffle.

« Eh bien, expliquez-nous, dans ce cas... »

« Je ne peux pas mettre en cause une dame... »

« Mais tu peux insulter une morte ! » s'emporta alors Solomo Atawad en attrapant de nouveau Paul Ichinel à la gorge.

« Monsieur Atawad, je vous prie de vous calmer. En attendant, Monsieur Ichinel, je vous arrête pour obstruction à l'enquête. »

Solomo Atawad lâcha alors l'étudiant qui se retrouva assis sur le sol. Dick Ineupoucci lui passa les menottes sans même attendre qu'il reprenne ses esprits. Il l'aida cependant à se relever.

« Mais je n'ai rien fait ! Vous n'avez pas le droit ! » protesta le Français.

« J'ai tous les droits : je suis sénéchal-bailli adjoint avec tous les pouvoirs nécessaires pour vous faire pendre à la vergue du ferry qui relie Angliche au continent. »

Le complot des éternels

12

Sur le seuil de la Maison Commune de l'île, une sorte de tour de donjon carrée dont les créneaux auraient été surmontés d'un toit d'ardoises et les fenêtres suffisamment agrandies pour qu'on puisse y tendre des rideaux brodés de fleurs, Henri Meunier-Tudor attendait avec impatience l'arrivée du premier prisonnier de l'île depuis un grand nombre d'années. Il est vrai qu'il est plus simple et rapide de planter des rhododendrons que d'arrêter des gens et de les juger. Du coup, cette arrestation était un véritable événement sur l'île. Et, bien entendu, le sénéchal-bailli avait été averti bien avant que la voiturette électrique, jouant habituellement le rôle de taxi et, cette fois, de fourgon cellulaire, ne s'arrête devant la Maison Commune.

« Bonjour chez vous, Sénéchal » lança, ravi, Dick Ineupoucci tout en faisant descendre de la voiturette Paul Ichinel, menotté, tête basse et visiblement complètement abattu.

« Bonjour chez vous, inspecteur » lui répondit Henri Meunier-Tudor qui examinait avec gourmandise le prisonnier. Le jeune Français semblait être d'un poids raisonnable et la corde traditionnelle devrait donc être parfaite pour assurer la pendaison.

Le complot des éternels

« Vous faites une terrible erreur » s'exclama d'une voix suppliante le prisonnier.

Mais, sans aucune pitié, il fut emmené et enfermé dans le cachot situé au sous-sol de la Maison Commune avant que l'inspecteur ne fasse son rapport au sénéchal-bailli. Ce dernier fut quelque peu déçu par le motif de l'arrestation de Paul Ichinel : même sur Angliche, il semblait difficile de pendre l'étudiant pour le motif invoqué.

« En fait, je veux faire avouer son secret à Paul Ichinel » confia Dick Ineupoucci. « Et, pour cela, une nuit au cachot devrait suffire. J'ai aperçu des rats bien gras qui devraient faire réfléchir notre cachottier. »

« Peut-être... Dans mes fonctions, il y a aussi la charge de nourrir les rats des cachots. Cela fait longtemps qu'ils sont parfaitement domestiqués et bien propres. J'ignore s'ils envisageront de classer le détenu dans la catégorie des comestibles. »

« L'essentiel est que le prisonnier le croit. »

A la certitude, un rien paternelle pour ne pas dire paternaliste, du policier continental répondait un certain scepticisme de l'ilien qui se lisait dans son expression. Pour tout de même fêter convenablement l'incarcération d'un suspect, Henri Meunier-Tudor sortit d'un placard sous son bureau une bouteille de liqueur de crapaud et deux verres.

Le complot des éternels

13

Le soir, il était tout à fait normal que la bibliothèque soit fermée. Le directeur ne pourrait pas le reprocher à Malachie Gricbouc. Celui-ci poussa un grand soupir silencieux. Il ouvrit les yeux et regarda les rangées de livres parfaitement en ordre, les étagères ployant souvent sous le poids combiné des ans et du poids des pages, les meubles et les huisseries sculptés et les innombrables dos en cuir repoussé.

Le dos des livres lui rappela alors son propre dos. Il était chaud alors que la température de la pièce était plutôt fraîche. Malachie Gricbouc sentait encore comme des brûlures. Mais celles-ci n'étaient que des souvenirs, des vaguelettes images d'un tsunami.

Les sensations qui l'assaillaient maintenant provenaient de sous son ventre, entre ses cuisses. Il y avait de l'humidité, des caresses subtiles, des succions. Enfin, il fit ce qui était attendu de lui. Ultimes caresses pour achever l'œuvre et purger son intimité. Quelques instants de calme, de pause, sans assaut de sensations.

On lui apporta une chaise, posée juste derrière ses genoux. Son bras gauche ne fut plus retenu dans les airs et se laissa retomber, épuisé. Puis son bras droit eut un destin similaire. C'est alors tout son corps, saisi par

Le complot des éternels

la fatigue, qui se retrouva soumis à la gravité. Malachie Gricbouc s'assit sur la chaise.

D'instinct, il regarda la poutre au-dessus de lui. Deux cordelettes en pendaient, désormais inutiles. Il allait falloir monter sur la chaise pour les retirer. Après tout, c'était lui qui les avaient installées là.

Il entendit derrière lui le bruit des étoffes qui se referment, d'une culotte qui frotte les bas avant de frotter le haut de cuisses nues, des boutons que l'on passe dans des boutonnières, des fermetures à glissières que l'on ferme. Les vêtements enferment les corps et les emprisonnent plus sûrement que des cordages.

Malachie Gricbouc se sentait libre. Malachie Gricbouc était libre. Nul professeur ne lui donnait d'ordre, ici et maintenant du moins. Il avait connu le plaisir parfait prouvant qu'il était vivant, ici et maintenant, au milieu de ses chers livres. Le sang avait rapidement reflué des organes ressemblant à des éponges. Le corps épuisé avait besoin de ce sang. Il fallait qu'il le récupère, ici et maintenant.

Se lever ? Dénouer les cordelettes d'autour des poutres ? Cela pouvait attendre. Le corps de Malachie Gricbouc était encore trop fatigué pour cela. Il réussit à mobiliser suffisamment d'énergie pour ouvrir une boucle de métal sur une lanière de cuir, derrière sa tête, noyée dans ce qui lui restait de cheveux. La boule de plastique put alors quitter l'endroit où elle était, entre les lèvres et les dents du bibliothécaire. La mâchoire fit

Le complot des éternels

plusieurs mouvements d'ouverture et de fermeture, pour éprouver cette liberté qu'elle retrouvait.

Malachie Gricbouc put respirer avec bonheur et largement par la bouche. Il en avait besoin. Tout cet oxygène qui pénétrait ses poumons rallumait le feu, ce feu qui courrait le long de sillons parcourant son dos. Le bibliothécaire tressaillit. Il éloigna sa peau du dossier de la chaise.

Derrière lui, il entendit le tiroir qu'il connaissait bien s'ouvrir. Des mains expertes rangèrent les lanières de cuir autour du manche en bois avant de glisser l'objet dans un sac en tissu noir qui fut couché dans le tiroir. Les mêmes mains se saisirent d'un lourd objet métallique. Des pas se rapprochèrent de lui par l'arrière.

Les pas firent le tour de la chaise et, bientôt, le bibliothécaire ne put plus voir ses chers livres. Une main se leva. Un tube en métal vint se poser contre sa poitrine. On appuya. Malachie Gricbouc sentait la pression du tube de métal qui poussait la peau de son dos vers le dossier de la chaise. Le tube était froid. Il appuyait tout contre son coeur.

Une main fit jouer le mécanisme. Le tube recula un court instant, glissant dans les rails conçus à cet effet. Le bruit du mécanisme ressembla à celui d'une horloge qu'on remonte. Quelque part, plusieurs ressorts souffrirent. Il y eut un clic. Les ressorts étaient tendus mais aussi, désormais, bloqués.

Le complot des éternels

Le tube fit de nouveau pression contre la poitrine du bibliothécaire. Le métal froid contre la chair chaude. Le corps frissonna. Le coeur battait la chamade dans sa cage d'os qui, peut-être, allait être détruite dans quelques instants. La peau où continuaient de circuler des vagues chaudes dut toucher le bois du dossier de la chaise.

Et puis la pression cessa. Le tube s'éloigna de la poitrine du bibliothécaire. Le répit fut bref. Désormais, le tube appuya sur le front, entre les deux yeux qui louchaient pour tenter de toujours le voir. Dans le champ de vision, il y avait surtout un doigt. Ce doigt tout puissant était posé sur la détente. Qu'il bouge et un projectile pourrait faire exploser le crâne du bibliothécaire.

La bouche entrouverte de Malachie Gricbouc aspirait goulûment de l'air avant de le rejeter. Le sang cherchait sans doute à s'échapper d'un corps condamné et remplissait de nouveau des organes agissant comme des éponges, le piégeant.

Le doigt appuya sur la détente. Clic. Le percuteur bondit, projeté par les ressorts soudain libérés. La vibration se répercuta dans le crâne du bibliothécaire. L'arme n'était pas chargée cette fois encore. Elle fut reposée dans son tiroir.

Peu après, la porte de la bibliothèque fut claquée. Le bibliothécaire était de nouveau seul avec ses livres.

Le complot des éternels

14

Le couloir ne comprenait que des chambres de filles. Une présence masculine y aurait été particulièrement suspecte au regard des principes affichés dans l'établissement. Ursula Von Tagen se dirigea vers le distributeur automatique de boissons, saluant d'un hochement de tête et d'un sourire deux condisciples attablées autour d'un mange-debout et de deux gobelets. Elle glissa une pièce dans la fente, appuya sur un bouton et montra une grande impatience tandis que la machine prenait le temps nécessaire et habituel à faire son travail.

Enfin, la jeune femme s'empara du gobelet et y but une rapide gorgée. Le liquide était trop chaud : il lui brûla la langue et la gorge. Tant pis. Elle souffla à peine à sa surface avant de s'infliger de nouveau d'absorber un peu de chocolat trop chaud. Déjà éprouvée, sa bouche fit moins souffrir l'étudiante.

Celle-ci fut soulagée. L'affreux goût salé écœurant avait disparu. Les derniers soupçons de la crème qu'elle avait avalée disparurent dans sa gorge. Alors Ursula Von Tagen consentit à se retourner vers les deux autres étudiantes.

« Salut les filles. »

Le complot des éternels

« Salut Ursula » prononça avec un brin d'étonnement Swan Uglyduck, une américaine qui payait ses études en posant comme mannequin dans des magazines de mode. Pour elle, cette manière de gagner sa vie était une revanche sur son enfance, quand elle était encore boulotte, avec les dents prisonnières d'un appareil dentaire et les cheveux mal coupés.

Avec un petit sourire condescendant, Spassiba Tovaritch, étudiante russe en thèse de physique nucléaire, daigna enfin dire : « salut, Ursula. Tu t'es précipitée vers la machine en nous saluant à peine comme si le destin de ton âme en dépendait. »

« J'avais un sale goût dans la bouche » se justifia Ursula Von Tagen.

« Tu es au courant de ce qui s'est passé en fin d'après-midi ? »

« Euh... Non. Un nouveau meurtre ? »

« Non » rirent ensemble les deux étudiantes.

« Si vous trouvez ça drôle de vivre sous la menace d'un tueur en série... »

Swan Uglyduck et Spassiba Tovaritch perdirent leur sourire et l'apparence de la bonne humeur.

La Russe reprit, presque comme si elle crachait ses paroles : « ce crétin de dragueur que tu aimes tant, Paul Ichinel, s'est fait arrêter par ce policier venu du continent dont j'ai oublié le nom. »

« Il serait le meurtrier ? » s'inquiéta Ursula Von Tagen.

Le complot des éternels

« D'après Solomo Atawad, Paul Ichinel a été arrêté pour obstruction à l'enquête. Il refuse de livrer un secret au policier et celui-ci a l'air de lui en vouloir. »

« Quel homme chevaleresque... mais ce sacrifice est inutile désormais » murmura pour elle-même Ursula Von Tagen.

« Qu'est-ce que tu marmonnes ? » s'enquit Swan Uglyduck.

« Rien, rien du tout. »

Il était trop tard, ce soir, pour faire quoique ce soit. Ursula Von Tagen souhaita une bonne nuit aux deux autres étudiantes, souhaitant les voir victimes, l'une et l'autre, du tueur en série. Elle continua de laper son chocolat chaud tout en regagnant précipitamment sa chambre avant de s'y enfermer. La mort d'Agathe Hioubaybe invalidait l'hypothèse que Paul Ichinel avait bâtie et qui donnait tant de cauchemars à Ursula Von Tagen. Sauf si le tueur avait voulu semer le trouble et tromper les enquêteurs. Ou si ce meurtre ne revêtant pas les modalités habituelles n'était pas le fruit du même coupable : peut-être avait-on profité de l'existence d'un tueur en série pour se débarrasser d'Agathe Hioubaybe sans que ce meurtre ait un lien avec les autres.

Spasiba Tovaritch était sans doute plus inquiète qu'elle ne voulait le faire croire. La veille, elle avait senti, le soir, que quelqu'un la suivait dans les couloirs. Elle s'était précipitée vers celui des chambres de filles au lieu de faire son habituelle promenade sur la pelouse

Le complot des éternels

en regardant la mer briller sous le reflet des étoiles. Ursula Von Tagen n'était pas dupe des moqueries et de la décontraction de la Russe.

De la même façon, elle n'avait pas toujours exprimé de dégoût à l'égard de Paul Ichinel. Attiré par les jolies filles, celui-ci était facilement tombé sous le charme de la grande et jolie physicienne blonde. De la graine de Prix Nobel dans un corps de mannequin : il y avait de quoi être séduit. Elle n'était sans doute pas vierge mais ne se donnait pas facilement. Dès lors que Paul Ichinel avait cessé d'accepter le petit jeu « je t'excite, je te repousse » de la Russe et s'était retrouvé dans un autre lit, Spassiba Tovaritch lui avait exprimé le plus vif mépris.

Devant la fenêtre de sa chambre, Ursula Von Tagen regardait dehors tout en buvant doucement son chocolat. Sa bouche était désormais bien débarrassé du mauvais goût qu'elle avait voulu chasser. Il lui restait le plaisir du chocolat. Elle était fatiguée et son bras droit commençait à lui rappeler sa propre fatigue musculaire au travers d'un début de crampe.

Bien que Paul Ichinel ait eu du mal à comprendre les besoins physiques impératifs de l'étudiante, celle-ci ne regrettait pas ses activités. Ni son attachement particulier au Français. Demain, il faudrait qu'elle aille lui rendre visite à la prison. Discrètement.

Le complot des éternels

15

Au sous-sol de la Maison Commune, il y avait une série de cellules sombres ne disposant pour tout accès sur l'extérieur que d'un soupirail obstrué par des barreaux d'acier entre lesquels un rat bien nourri ne pourrait pas passer. Il est vrai que les rats bien nourris préféraient passer entre les cellules en utilisant les espaces sous les lourdes portes de bois renforcées par des barres d'acier. Un judas permettait au gardien de jeter un œil dans le cachot lors de sa ronde.

Faute d'éclairage, le cachot était sombre. Et l'humeur de Paul Ichinel était plus sombre encore. Il se voyait déjà pendu à une vergue du ferry rejoignant le continent. Mais son honneur lui interdisait de parler. Il mourrait avec son secret.

Les rats avaient défilé une bonne partie de la nuit autour du grabat où le prisonnier tentait de trouver le sommeil. Ils s'étonnaient de la présence d'un humain qui ne leur apportait pas de nourriture. Les plus anciens avaient bien entendu parler, dans leur jeunesse, de la part des plus anciens qui, eux-mêmes, avaient entendu alors qu'ils étaient jeunes les plus anciens parler d'humains que l'on enfermait ici. Mais la raison de cette présence humaine avait été perdue au fil des générations. Les jeunes actuels, souhaitant avoir quelque

Le complot des éternels

chose à raconter aux plus jeunes quand ils seraient eux-mêmes parmi les plus anciens, cherchaient donc cette raison en enquêtant auprès du détenu. Mais l'enquête restait sans résultat probant, si ce n'est l'agitation de l'humain à chaque fois qu'il entendait des rats bien nourris passer à côté de son grabat. Vers minuit, même les plus acharnés des rats préférèrent aller à la recherche de nourriture, c'est à dire aller jusqu'à la cellule où l'on déposait à leur attention des grains et de l'eau ainsi que diverses friandises.

Parler ou ne pas parler, y avait-il une question ? Paul Ichinel refusait ce dilemme. Il lui fallait le refuser. Il ne parlerait pas, même si on le faisait croupir ici des années. Ou même si on l'amenait à une potence.

Une fois son regard habitué à l'obscurité, Paul Ichinel put admirer la perfection de la voûte de son cachot. L'endroit serait parfait pour y stocker du vin. Quelques grands Bordeaux pourraient avantageusement le remplacer sur ce grabat, rester là des années. Paul Ichinel eut soudain pitié de ces bouteilles de vin, enfermées pour des années sans jamais avoir commis de crime le justifiant. Il se jura d'en libérer une pour fêter sa propre libération.

Sous l'effet du rêve de sa future ivresse, Paul Ichinel finit par s'endormir. Le même rêve s'invita de manière répétée au cours de sa nuit agitée : il était enfermé dans une cave à vins et il buvait.

Le complot des éternels

16

Elle n'était pas follement enthousiaste en se réveillant ce matin mais Ursula Von Tagen fut satisfaite en vérifiant le contenu de l'enveloppe sur la table de nuit. Il comprenait bien les questions et surtout les réponses au futur examen de chimie organique. Elle bondit un peu trop joyeusement pour aller poser un baiser sur le front du professeur Dunklermeister. Celui-ci émit un râle. A son âge, on avait besoin d'une pause après un vif effort.

Soulevant son côté de couette, Ursula Von Tagen posa ses pieds sur le sol froid. La faible épaisseur de nylon de ses bas ne la protégeait pas de cette fraîcheur du sol mais cela n'avait pas d'importance. Elle était pressée. Elle retrouva sa culotte et l'enfila avant de prendre le reste de ses vêtements posés à la va-vite sur une chaise.

Elle se prit les pieds dans une sorte de cercle de métal dissimulé sous le lit mais qui avait tenté de sortir de sa cachette. Il comprenait une sorte de petit verrou et devait appartenir à quelque attirail BDSM. Si Jean-Claude Dunklermeister et Malachie Gricbouc étaient si souvent ensemble, c'est peut-être qu'ils partageaient quelques goûts pour les mêmes perversités. Ursula Von Tagen sourit.

Le complot des éternels

Dans le lit, Jean-Claude Dunklermeister commençait à envisager de se lever. Il lui faudrait faire vite : certes, cette petite chambre était attenante à son laboratoire et était censée lui permettre de se reposer pendant que des expériences se déroulaient à côté, mais le premier cours de la journée n'allait plus tarder.

Ursula Von Tagen était déjà sortie en saluant son professeur. Elle se précipita d'abord dans sa chambre pour y déposer la précieuse enveloppe : inutile de susciter des questions indiscretes si jamais elle était fouillée à la prison. Elle veilla aussi à faire une rapide toilette et à changer de bas.

Jean-Claude Dunklermeister était peut-être impressionnant pour la plupart des étudiants, une sorte d'incarnation d'un génie du mal, mais le mâle se retrouvait bien décevant en pleine action. Tout en se préparant pour aller visiter Paul Ichinel, Ursula Von Tagen ne put s'empêcher de soupirer de dépit. Il lui faudrait trouver un autre fournisseur de masculinité dans les heures à venir ou bien elle se languirait jusqu'au soir. A moins qu'elle ne se débrouille seule. Mais elle n'en avait pas le temps pour l'instant.

Dans quel état allait-elle retrouver Paul Ichinel ? Elle choisit des chaussures confortables pour pouvoir marcher vite. Mais elle garda son uniforme scolaire : autant insister sur son statut et revenir ensuite au plus vite en cours.

Le complot des éternels

17

Assis devant la porte, Napoléon attendit le passage de sa maîtresse qui lui délivra une gentille caresse sur la tête, le cou et le dos. Puis l'humaine referma la porte, Nelson et Wellington miaulant de dépit sous la table du séjour avant de regarder les gamelles remplies de croquettes et les bols d'eau tiède. Leur vengeance serait terrible. Plus tard.

L'attendant sur l'allée permettant de rejoindre la route et, au-delà, le port, Dick Ineupoucci salua son amie et collègue. Après une nuit au cachot, Paul Ichinel serait sans doute plus disposé à parler et à révéler son secret. Peut-être celui-ci était-il la clé de l'enquête, ce qui permettrait de comprendre qui était le meurtrier et quel était son mobile.

C'est en discutant de cela et des autres faits connus, échafaudant des hypothèses variées et fantaisistes, que Slippery Wayne-Waite et Dick Ineupoucci marchèrent tranquillement jusqu'à la Maison Commune de l'Île d'Angliche. Dans les cafés, les habitués bavardaient et, soudain, se montrèrent aux uns aux autres les deux policiers arrivant pour interroger le prisonnier. L'arrestation et l'incarcération d'un probable futur pendu : voilà bien un sujet de discussion approprié pour un matin dans des bars. Et les bars envisageaient

Le complot des éternels

d'ailleurs des commandes spéciales de bière et de liqueur de crapaud. Une délégation des tenanciers avait prévu de se rendre auprès du Sénéchal-Bailli pour exiger que la pendaison soit publique et sur la place principale du village afin de stimuler leur commerce. Il faudrait également qu'elle soit haute et courte afin que le spectacle soit de la qualité nécessaire pour donner soif aux spectateurs. Que Paul Ichinel puisse échapper à la corde ne leur venait pas du tout à l'esprit.

En pénétrant dans la Maison Commune, Slippery Wayne-Waite et Dick Ineupoucci furent surpris de trouver dans le hall Ursula Von Tagen en grande discussion avec Henri Meunier-Tudor. Ce dernier écarta la jeune étudiante d'un geste du bras pour saluer les deux policiers.

« Bonjour chez vous, Madame et Monsieur. Vous arrivez bien. Cette étudiante souhaite ardemment pouvoir parler avec le prisonnier. Elle pense pouvoir le convaincre de parler. »

« Bonjour chez vous, Sénéchal. Mais, mademoiselle Von Tagen, puis-je connaître vos arguments qui inciteraient votre ami à parler ? » interrogea Dick Ineupoucci.

Ursula Von Tagen rougit et regarda ses chaussures. Elle constata que celles-ci étaient mal cirées et ne brillaient pas. Les chemins de l'île sont décidément trop poussiéreux.

Le complot des éternels

« Monsieur, je pense que Paul est persuadé que les crimes qui ont été commis ont un rapport avec moi. Et qu'il ne veut pas m'impliquer. Or l'assassinat d'Agathe rend invalide l'hypothèse échafaudée. »

« Voilà qui est fort intéressant, mademoiselle. Puis-je donc connaître cette intéressante hypothèse ? »

« Je désire m'en entretenir avec Paul, si vous le permettez. »

« Ce secret de Paul Ichinel commence à m'énerver. Sénéchal-Bailli, ne pourrait-on pas incarcérer cette donzelle dans un autre cachot pour la faire réfléchir un peu ? »

Se frottant les mains, Henri Meunier-Tudor regarda les traits de l'étudiante se décomposer. Deux prisonniers. Ce n'était plus une fête mais un festival ! Et peut-être que ce rebondissement pourrait aboutir à une double-pendaison.

« Sénéchal-Bailli, ce serait une grande injustice, Paul et moi sommes tout à fait innocents ! » hurla Ursula Von Tagen.

Henri Meunier-Tudor se mit à réfléchir. Une double pendaison d'innocents ferait-elle moins marcher le commerce qu'une double-pendaison de coupables ? Fondamentalement, cela n'aurait aucune importance. On pourrait faire visiter leurs cachots respectifs et le lieu du supplice de la même façon. Mais il faudrait faire vite : ce qui coûtait cher, à la longue, c'était la nourriture des détenus. Celle-ci s'ajoutait à la nourriture des rats

Le complot des éternels

puisque ceux-ci ne daignaient pas manger les détenus. Et faire manger des rats aux détenus serait au-delà des forces du sénéchal-bailli : depuis des années, il s'était attaché à ces charmantes petites bêtes d'une grande intelligence.

Dick Ineupoucci fusilla du regard Ursula Von Tagen, vrillant ses yeux dans ceux de l'étudiante.

« Mademoiselle Von Tagen, pour la dernière fois, parlez. Parlez maintenant ou vous serez pendue avec votre ami Paul Ichinel. »

Par réflexe, l'étudiante porta ses mains à sa gorge. Pendue ! Pendue avec son amant ! Quelle horreur romantique ! On dit que les pendus connaissent une extase sexuelle au cours de leur supplice. Ce serait certes sa dernière extase mais, après tout... Non, jamais ses parents ne lui pardonneraient d'avoir été pendue. Il fallait sortir de ce borbier. Il fallait qu'elle sorte Paul de ce borbier. Et il fallait qu'elle se sorte elle-même de ce borbier.

Regardant la porte, Ursula Von Tagen tenta de calculer ses chances de fuite. A l'heure qu'il était, un ferry partirait bientôt pour le continent. La fuite était lâche, même si elle pouvait aussi être romantique, après tout. Mais pourrait-elle s'échapper ? Le ferry pourrait-il partir avant que le Sénéchal-Bailli ne le bloque jusqu'à la retrouver et l'amener à la potence ?

Le complot des éternels

18

Telles les plaines glacées de Sibérie, l'océan s'étendait à perte de vue. Spassiba Tovaritch regardait les vagues agiter l'eau salée. A vrai dire, elle fréquentait davantage la vodka que l'eau salée et elle n'était jamais allée en Sibérie. Il y faisait trop froid. Elle se posait donc la question de savoir pourquoi elle était fascinée par le spectacle de l'océan jusqu'à ne pas pouvoir passer une seule journée sans venir ici, sur la grande pelouse du Polytechnicum de Mahkra, et regarder l'océan.

Si, pour mille bonnes ou mauvaises raisons, elle ne parvenait pas à débiter sa journée par cette contemplation, elle ressentait un manque épouvantable. Pourtant, durant son enfance, jamais elle n'avait vu l'océan. Elle ne l'avait découvert que tard, alors qu'elle devait avoir plus de vingt ans, en allant en Norvège. Et bien des hommes se moquèrent d'elle, quand elle regarda l'océan, le regard perdu dans l'infini. Comment pouvait-on, à cet âge, ne jamais avoir vu l'infini des eaux ?

A Saint-Pétersbourg, il y avait la mer, la Mer Baltique. Mais les côtes sont toujours proches. Il n'existe aucun infini, il n'y a que le fini, le contraint, les limites imposées par les terres de plusieurs pays.

Le complot des éternels

Ici, à Angliche, Spassiba Tovaritch appréciait l'infini. Elle le regardait. Elle s'y perdait. A l'université, elle avait découvert l'infini de l'espace. Elle avait eu une vague idée des étendues sombres et vides, toutes les observations se focalisant sur les îlots, les sources de lumières, qu'il s'agisse de la lumière des étoiles ou de la réflexion due aux planètes. Personne ne regardait jamais le noir de l'espace.

Enfin, Spassiba Tovaritch fut satisfaite, repue. Elle se détourna de l'océan pour revenir vers les bâtiments du Polytechnicum. Elle allait retrouver ses cours, ses recherches, ses camarades étudiants. Elle allait retrouver les mille limitations d'un univers étroit.

En se retournant, face à elle, elle retrouva la pelouse. Celle-ci n'était agrémentée que de rhododendrons. Il y avait des légendes sur ceux-ci. On disait que, sur Angliche, sous chaque rhododendron se cachait un cadavre. C'était ô combien étrange.

Mais, en traînant encore, Spassiba Tovaritch serait en retard. Il fallait qu'elle se dépêche.

« Bonjour chez vous, mademoiselle Tovaritch. »

Spassiba Tovaritch poussa un petit cri de surprise. Elle ne s'attendait pas à une telle rencontre à cette heure sur la pelouse du Polytechnicum. Mais pourquoi devrait-elle avoir peur ?

Le complot des éternels

19

Le temps était figé dans la Maison Commune. Henri Meunier-Tudor regardait les autres présents en se demandant comment optimiser le profit de pendaisons. Slippery Wayne-Waite réfléchissait dans son coin. Dick Ineupoucci avait fixé son regard d'acier dans les yeux de Ursula Von Tagen, terrifiée et tremblante. Le silence s'était fait. Le silence était pesant. Le silence pesait à tous. Qui briserait ce silence ? Qui briserait cette immobilité ?

Ursula Von Tagen s'exclama soudain : « j'ai une idée. Que diriez-vous de faire venir ici Paul Ichinel et que je lui demande devant vous de révéler son secret ? Si je lui demande, je pense qu'il acceptera. Et on pourra alors rentrer chacun chez soi. »

Entendant ces derniers mots, Henri Meunier-Tudor frémit. Il ne put s'empêcher de poser une question qui lui brûla les lèvres : « vous voulez dire sans qu'il n'y ait la moindre pendaison ? »

Les autres regardèrent, interloqués, le Sénéchal-Bailli. Le commerce local ne faisait pas partie de leurs préoccupations.

« Je pense que c'est une bonne idée » opina Slippery Wayne-Waite.

« Je suis d'accord » confirma Dick Ineupoucci.

Le complot des éternels

« Eh bien soit » soupira pour sa part Henri Meunier-Tudor.

Le Sénéchal-Bailli se rendit donc dans les caves de la Maison Commune, jusqu'au cachot de Paul Ichinel. Il pesta quand il faillit marcher sur des rats. Ces satanées bestioles n'avaient aucun respect pour celui qui les nourrissait. De forte méchante humeur, puisqu'on envisageait sérieusement de priver le commerce local du spectacle de deux pendaisons, et même d'une seule, Henri Meunier-Tudor interpella le prisonnier : « une jeune femme vous réclame et veut que vous fassiez une déclaration alors je vous emmène là-haut. »

« Une jeune femme ? Quelle jeune femme ? »

« Une certaine Ursula Von Tagen. Mais je ne désespère pas de vous pendre tous les deux. »

Par réflexe, Paul Ichinel porta ses mains à sa gorge. Aucun Ichinel n'avait jamais été pendu, guillotiné, fusillé, écartelé, brûlé vif ou subi d'autre condamnation à mort. Et Paul Ichinel ne voulait pas être le premier de la lignée à subir pareil outrage. Jamais ses parents ne lui pardonneraient, eux qui s'étaient saignés aux quatre veines pour lui offrir de brillantes études.

Mais si Ursula Von Tagen était là, si elle était venue de son plein gré, alors rien n'était perdu. La vérité pouvait encore éclater. Au prix de l'honneur d'une jeune femme innocente, ce que Paul Ichinel ne pouvait tolérer.

Le complot des éternels

20

Un peu nauséuse, Spassiba Tovaritch se réveilla doucement, peinant à ouvrir les yeux. Elle était dans un endroit lumineux mais tout était flou. Elle était debout. Comment pouvait-elle s'être endormie debout ? Ce n'était pas possible. Elle devait être allongée et tellement perturbée qu'elle se croyait debout.

Elle tenta de bouger sa tête sans y parvenir. Elle sentait une sorte de cercle métallique l'enserrer. Elle voulut alors bouger un bras, puis l'autre, puis une jambe et l'autre. Non, rien ne voulait bouger. Elle avait l'impression d'être attachée. Mais comment cela était-il possible ?

Son dernier souvenir n'était pas celui d'une partouze entre étudiants où on aurait pu faire quelques jeux sado-masochistes comme un mois plus tôt. Non, c'était la vision de l'océan, sur la grande pelouse du Polytechnicum. Elle s'était retournée, pour revenir en cours. Elle avait marché sur la pelouse, ayant une réflexion sur les rhododendrons et la légende qui voulait que, sous chaque rhododendron de l'île d'Angliche, il y avait au moins un cadavre.

Alors qu'est-ce qu'elle foutait là ? Et, d'abord, où était-elle ?

Le complot des éternels

Après la réflexion sur les rhododendrons, elle avait fait une rencontre. Oui, c'est cela, elle avait rencontré quelqu'un qu'elle ne s'attendait pas à voir sur la pelouse. Et ce quelqu'un lui avait placé sous le nez un tampon d'ouate. Elle s'en souvenait à présent. Mais, après, elle ne se souvenait plus de rien.

Il fallait qu'elle ouvre les yeux pour de bon, malgré les lumières aveuglantes. Il y avait des gens autour d'elle, au moins deux personnes. Elles parlaient. Ou plutôt : ils parlaient car c'était deux hommes. Les voix ne lui étaient pas inconnues.

Malgré le fait qu'elle ne parvenait pas réellement à bouger, elle pouvait respirer normalement. Rien ne semblait la retenir si ce n'est des colliers de métal enserrant ses poignets, ses bras, ses chevilles, ses cuisses et sa tête. Elle eut un frisson. Elle s'aperçut alors que rien ne séparait sa peau du métal. Rien ne semblait même couvrir sa peau nulle part. Elle devait donc être nue. Ouvrir les yeux. Maintenant. Aveuglement.

« Elle se réveille déjà. Les étudiants du Polytechnicum sont trop habitués à toutes les drogues possibles. Il faudrait tout de même que le directeur y mette bon ordre. Ou que je devienne directeur pour le faire moi-même. »

Cette voix ne lui était pas inconnue. Et celle qui riait non plus.

Le complot des éternels

21

Pieds enchaînés, mains menottées, non rasé, non lavé, Paul Ichinel se sentit humilié de se présenter ainsi à Ursula Von Tagen. Il devait sentir mauvais. Pourquoi avait-elle voulu le voir comme cela ? Pourquoi l'avait-elle réclamé ? Et elle n'était pas seule. Outre le Sénéchal-Bailli, il y avait dans la pièce Dick Ineupoucci et Slippery Wayne-Waite.

A la vue du policier du continent, son sang bouillit. C'était la faute de ce monstre s'il était là, réduit à l'état de brigand enchaîné. Paul Ichinel eut soudain envie de lui bondir dessus et de l'étrangler de ses propres mains. Mais, heureusement, il se ressaisit : ce meurtre là ne pourrait pas être nié. Et la pendaison deviendrait alors inévitable. Non, il fallait qu'il se calme.

« Paul, oh, mon pauvre Paul » soupira Ursula Von Tagen en le regardant, des larmes s'apprêtant à couler en flots à partir de ses yeux.

« Ursula ! » l'appela-t-il d'un air suppliant, tendant ses mains menottées vers la jeune femme.

« Bon, ça suffit le romantisme les deux zigotos. Mademoiselle Von Tagen, veuillez faire ce qui a été convenu. Maintenant. »

Le complot des éternels

« Vous êtes un monstre sans coeur, Monsieur. Ne voyez-vous pas l'état de désespérance dans lequel ce pauvre Paul est plongé ? »

« Je sens que vous allez l'y rejoindre dans cet état de désespérance... »

Le Sénéchal-Bailli retrouva soudain l'espoir de pouvoir organiser une belle double-pendaison. Il ouvrit un placard et y prit deux rouleaux de cordes ayant chacun déjà une extrémité nouée comme il convenait pour pendre quelque malfrat. En voyant les deux rouleaux de corde et surtout les deux nœuds coulants, Ursula Von Tagen et Paul Ichinel poussèrent chacun un petit cri d'horreur en portant leurs mains à leurs cous.

Retrouvant ses esprits, Ursula Von Tagen se tourna vers Paul Ichinel.

« Paul, il faut que tu révèles toi-même l'hypothèse que nous avons échafaudée. Et il faut que tu leur dises pourquoi tu as posé cette question stupide à Solomo Atawad au sujet d'Agathe Hioubaybe. »

« Mais, ma chère, ce serait... »

Paul Ichinel fut interrompu par une sonnerie de téléphone. Chacun regarda l'objet, posé sur le bureau du Sénéchal-Bailli. Ce dernier regarda Dick Ineupoucci et Slippery Wayne-Waite.

« Eh bien, répondez ! On ne va pas se faire casser les oreilles par la sonnerie jusqu'à demain ! » s'exclama le policier du continent.

Le Sénéchal-Bailli s'empara donc du combiné.

Le complot des éternels

« Allo ? »

Il y eut un temps de silence. Les expressions qui se lurent sur le visage d'Henri Meunier-Tudor furent successivement la colère d'avoir été interrompu dans son travail, la surprise, l'horreur, le dépit, le désespoir...

« Nous arrivons » finit-il par conclure avant de raccrocher.

Son visage était pâle, les yeux baissés et regardant dans le néant. Sa main resta appuyée sur le téléphone une bonne minute, comme si le Sénéchal Bailli avait besoin de se tenir à quelque chose pour ne pas s'évanouir. Dans la pièce, tous les autres le regardaient en silence, sans trop savoir quoi dire ou quoi faire.

Finalement, Dick Ineupoucci brisa le silence.

« Eh bien, qu'est-ce que c'était ? »

« C'était Michael Godwin, le directeur du Polytechnicum. Il vient de m'informer que, surprise de ne pas avoir vue son amie Spassiba Tovaritch en cours, Swan Uglyduck a été à sa recherche et l'a retrouvée nue, allongée sur la grande pelouse, morte. Le corps a été transporté au laboratoire de Julius Bloudande-Bônse. »

« Eh bien, vous voyez bien que je suis innocent puisque j'étais enfermé ici durant ce nouveau drame. »

Il tendit ses mains menottées au Sénéchal-Bailli, lui montrant d'un doigt les clés posées à côté du téléphone. Par réflexe, Henri Meunier-Tudor prit les clés

Le complot des éternels

et s'apprêta à détacher son prisonnier qui, décidément, ne voulait pas être pendu.

« Un instant ! » l'interrompt Dick Ineupoucci. Il ajouta aussitôt : « ce n'est pas comme meurtrier que je vous ai arrêté mais comme dissimulateur. Vous faites obstruction à l'enquête en refusant de révéler votre secret. Et vous êtes toujours coupable. »

Semblant désespérée, Ursula Von Tagen hurla à l'attention du prisonnier : « mais parle, Paul, parle ! Que l'on sorte enfin de ce cauchemar. Jamais je n'ai eu de liaison avec cette pimbêche ! »

Bouche bée, Paul Ichinel regarda la jeune femme. Elle s'incriminait elle-même, la sotte. Il était donc délié de tout engagement de secret. Tant pis.

« Je... Comment dire ? » commença-t-il.

« Eh bien, dites, simplement » lui suggéra Slippery Wayne-Waite avant de poursuivre : « cela commence à bien faire et je crains de deviner le secret de Paul Ichinel. Rien ne justifie tant de précautions si j'ai vu juste. »

Tout le monde, désormais, regardait Paul Ichinel. Celui-ci rougit et tenta d'ouvrir la bouche à plusieurs reprises. Parviendrait-il à parler, à briser ce silence ? Chacun l'espérait.

Le complot des éternels

22

Nelson était monté sur la chaise. Wellington le regardait d'en bas, ne voyant pas bien où son comparse voulait en venir. D'un geste de la tête et d'un miaulement, Nelson fit comprendre à Wellington que, pour trouver de la nourriture acceptable, il fallait ouvrir la grande armoire blanche. Il y faisait toujours froid et c'est là que leur humaine gardait la bonne nourriture.

Devinant le crime odieux que les deux chats s'apprêtaient à commettre, Napoléon gronda. Il les regardait au travers de la porte fenêtre. Pourquoi s'était-il inquiété ? Sans doute parce qu'il n'entendait plus les deux chats depuis trop longtemps. Mais de là à penser que ces deux créatures du diable oseraient commettre le sacrilège ultime d'attenter à la grande armoire blanche...

Nelson bondit sur la poignée. Mais celle-ci était décidément conçue uniquement pour les mains humaines. Le chat se retrouva sur le carrelage de la cuisine. Semblant hausser les épaules, Wellington se détourna de son compagnon aux idées autant perverses qu'inutiles.

Mais, malgré tout, peut-être y avait-il matière à réflexion. Il était certain que la nourriture digne d'eux était dissimulé dans la grande armoire blanche au contenu froid. Il fallait donc ouvrir la dite armoire sans

Le complot des éternels

être muni de mains humaines. Il était tout de même vexant d'être régulièrement mis en difficultés parce que la nature n'avait pas doté les maîtres du monde de mains.

S'approchant de la porte-fenêtre, Wellington s'assit en regardant Napoléon. La pitoyable créature n'avait pas encore compris le concept de vitre. Et le déferlement de fureur et d'aboiements laissa Wellington parfaitement indifférent. Le chat réfléchissait. Comment ouvrir la porte de l'armoire blanche ? Ou comment accéder à son contenu ? Si la porte principale ne pouvait être ouverte, peut-être existait-il une entrée secondaire ou un autre moyen d'accéder au contenu.

Nelson vint s'asseoir à côté de Wellington en miaulant un « je suis désolé d'avoir échoué et de ne pas trouver de solution pour accéder à cet énorme réservoir de nourriture acceptable. » Wellington lui répondit un autre miaulement : « nous allons trouver. Ne sommes-nous pas les véritables maîtres du monde ? Regarde cet imbécile de Napoléon. Il postillonne tellement que la vitre va en devenir opaque. »

« Bah », miaula Nelson, « il sera fatigué avant nous. Allons faire une sieste. Un sommeil réparateur saura peut-être nous inspirer. »

Les deux chats quittèrent la cuisine pour rejoindre le salon. Il s'installèrent sur le divan.

Le complot des éternels

23

Tous les regards étaient tournés vers Paul Ichinel et, en moindre mesure, Ursula Von Tagen. Le sénéchal-bailli Henri Meunier-Tudor caressait avec délectation une des cordes comprenant un nœud coulant sans quitter des yeux les deux tourtereaux. Slippery Wayne-Waite et Dick Inepoucci les regardaient également mais leurs regards étaient bien différents : si la femme semblait mi-amusée mi-impatiente ou mi-énervée, le policier tentait de maintenir un regard de méchant flic comme on n'en voit que dans les films de série Z.

« Je... J'ai... » bredouillait Paul Ichinel.

Ursula Von Tagen tentait de l'encourager de quelques gestes amicaux et par son sourire.

Soudain, comme si un barrage avait cédé, livrant une vallée tranquille aux flots tumultueux de la réserve libérée brutalement, Paul Ichinel se mit à s'exclamer trop vite et trop fort : « j'ai couché avec Ursula Von Tagen ».

Si la dite Ursula Von Tagen fit un geste de satisfaction semblant signifier à l'étudiant « eh bien, tu vois, ce n'était pas si dur », les autres présents s'entre-regardèrent, interloqués.

Le complot des éternels

« Et ? C'est tout ? En quoi votre vie sexuelle a-t-elle le moindre lien avec notre affaire ? » s'étonna Dick Ineupoucci.

Paul Ichinel rougit jusqu'au bout des oreilles, vérifia qu'il avait toujours des chaussures aux pieds et finit par se retourner en silence vers un mur pour ne plus avoir à subir la vision de ses interrogateurs. Slippery Wayne-Waite soupira.

Puis l'ancienne profleuse se retourna vers l'étudiante : « mademoiselle Von Tagen, auriez-vous l'obligeance de nous éclairer ? Sinon, je crains que nous ne mourions tous de vieillesse avant d'avoir avancé d'un iota. »

D'un air désolé, Ursula Von Tagen jeta un regard à son amant. Puis elle soupira. Et, enfin, se retourna vers Slippery Wayne-Waite.

« Certainement, madame. En fait, Paul est au courant que j'ai couché avec Ali Manpouri, notre professeur d'éloquence sachant bien manier sa langue, puis Angèle Huss de Miyet, notre professeur de bonnes manières et par ailleurs lesbienne mais j'avais des difficultés dans sa matière, ainsi qu'avec Marco-Guglielmo Mussolevi. »

« Avec les trois premiers assassinés, donc » constata Dick Ineupoucci.

Henri Meunier-Tudor, tout en continuant de caresser sa corde, avec peut-être plus de vigueur, se mit à regarder avec appétit l'étudiante. Après tout, la

Le complot des éternels

pendaison d'une femme était chose rare, la dernière devant dater d'au moins deux ou trois siècles.

« C'est pour cela que j'ai eu peur d'être le prochain sur la liste » pleurnicha soudain Paul Ichinel.

Pour l'heure, Ursula Von Tagen se contenta d'avoir un regard triste pour son amant. Elle n'était pas prête à lui révéler que d'innombrables amants récents étaient toujours parfaitement vivants.

« Mais je n'ai jamais eu de relations sexuelles avec Agathe Hioubaybe, une quasi-vierge n'ayant eu qu'un seul amant et n'étant nullement disposée à des aventures saphiques, ni avec cette pimbêche de Spassiba Tovaritch. Du coup, l'hypothèse qui régissait l'étrange comportement de ce pauvre Paul ne tenait plus. L'assassin n'est pas un amant éconduit tuant par jalousie. Et elle ne tient toujours pas. Je crains que les meurtres n'aient strictement aucun rapport avec le fait de coucher ou non avec moi. »

« Bon sang ! » hurla Dick Ineupoucci avec colère. Il s'était fait balader comme un imbécile. Ces histoires de coucheries n'avaient en effet aucun rapport avec les assassinats.

Slippery Wayne-Waite releva soudain : « mon cher sénéchal, je pense qu'il est temps de ranger ces cordes avant qu'elles ne soient égarées, ce qui pourrait être gênant à l'avenir. Par ailleurs, je crois que nous pouvons libérer nos deux tourtereaux. Enfin, je crains

Le complot des éternels

que nous ne fassions attendre Michael Godwin et le docteur Julius Bloudande-Bônse. »

Tout en soupirant ou en soufflant de rage, Dick Ineupoucci hocha affirmativement la tête pour souligner son accord. Henri Meunier-Tudor regarda, dépité, ses deux cordes. Il eut un geste qui aurait pu être interprété comme une caresse à un animal domestique qu'il convient de consoler. Mais il se résigna à ranger les cordes. Il prit ensuite les clés sur son bureau et entreprit de retirer les chaînes entravant le prisonnier, tant aux pieds qu'aux mains.

Une fois libre, tandis que le sénéchal-bailli rangeait également les chaînes, Paul Ichinel se précipita vers Ursula Von Tagen. Il l'enlaça et l'embrassa avec fougue. Puis il mit un genou à terre, saisit la main droite de la jeune femme dans ses deux mains et lui déclama une tirade qui laissa pantois les autres présents.

« Ma chérie, cette épreuve n'aura pas été inutile. Dans la moiteur froide de mon cachot, alors que la solitude et la peur d'une injuste mort m'étreignaient, j'ai compris l'intensité de mon amour pour toi. Je ne veux plus que nous puissions être séparés. Ursula, veux-tu m'épouser ? »

La jeune femme eut une telle bouche bée que sa mâchoire sembla toucher le sol.

Le complot des éternels

24

Un peu contrarié de devoir se mêler personnellement de l'affaire, Henri Meunier-Tudor tentait de s'intéresser à la marque dans la pelouse : on voyait en effet qu'un corps avait été allongé ici. Et il ne faisait aucun doute qu'il avait été posé un peu n'importe comment avant d'être convenablement installé sur le dos, dans la position où on avait trouvé Spassiba Tovaritch. Entre deux sanglots, Swan Uglyduck réexpliquait, devant Michael Godwin, comment elle avait trouvé le corps de son amie. Dick Ineupoucci et Slippery Wayne-Waite, quant à eux, faisaient aller leurs regards de l'emplacement sur la pelouse au visage inondé de larmes de l'étudiante.

« Mademoiselle, je vous remercie » conclut simplement Dick Ineupoucci lorsque l'étudiante eut terminé ses explications. Elle obtint alors l'autorisation de se retirer, devant juste s'engager à remettre par écrit ses déclarations.

Slippery Wayne-Waite se pencha alors vers son vieux complice. Elle lui glissa dans l'oreille : « mon cher Dick, je pense que nous échouons à trouver une piste car nous oublions ma règle de base : les véritables criminels sont des imbéciles et il faut rechercher des

Le complot des éternels

causes simples. Pour trouver le coupable, il faut trouver une cause simple. »

Dick Ineupoucci grogna plus qu'il ne répondit. Était-il ou non d'accord avec la profileuse ? Ce n'était pas très clair. Cette affaire lui posait réellement des difficultés. « Allons voir le corps, si vous le voulez-bien » finit-il par déclarer.

Chacun approuva d'un hochement de tête et, conduite par le directeur de l'établissement, la petite bande se dirigea vers le laboratoire du docteur Julius Bloudande-Bônse. Il y faisait toujours frais mais le docteur perdait visiblement son flegme légendaire. On pouvait observer sur son visage des tics nerveux dont il ne souffrait pas jadis.

Le médecin-légiste ouvrit deux tiroirs : ceux contenant les corps d'Agathe Hioubaybe et de Spassiba Tovaritch. Un détail sauta aussitôt aux yeux des présents. Et c'est Dick Ineupoucci qui formula à voix haute l'évidence.

« Docteur, pourquoi le corps de Spassiba Tovaritch est-il nu ? »

« Parce qu'il a été trouvé ainsi. »

Chacun se remémora les déclarations de Swan Uglyduck. Et, effectivement, elle avait bien précisé ce détail sordide. Tous les autres corps avaient été retrouvés avec les vêtements portés au moment de leur disparition.

Le complot des éternels

Le policier venu du continent se mit à réfléchir à voix haute, ce qui, de toute évidence si on regardait son expression, avait toujours exaspéré Slippery Wayne-Waite. Celle-ci réfléchissait pour elle-même sans encombrer les oreilles des autres au risque de polluer leurs propres réflexions.

« Nous en sommes à cinq morts. Les cinq ont disparu et ont été retrouvés avec la marque du cercle de métal autour du crâne. Mais, par contre, quatre ont été retrouvés sur la pelouse, Agathe Hioubaybe ayant été oubliée dans un couloir pas très loin d'ici. Et quatre ont été retrouvés avec leurs vêtements, seule Spassiba Tovaritch ayant été retrouvée nue. »

Julius Bloudande-Bônse précisa aussitôt : « je n'ai pas encore les résultats des analyses toxicologiques pour la dernière victime mais les constatations sont globalement les mêmes sur chacun des corps. Il n'y a pas de véritable explication à la mort. Cela ressemble à une crise cardiaque mais c'est tout. Bien entendu, aucun des morts n'avait d'antécédent cardiaque. Par radiographie ou échographie, je n'ai trouvé aucun signe d'une quelconque détérioration significative du squelette ou des organes. »

« On leur a ôté la vie comme si elle n'était qu'un vêtement » soupira Michael Godwin.

Slippery Wayne-Waite toussa brutalement comme si elle avait avalé de travers. Il lui fallut

Le complot des éternels

plusieurs secondes pour retrouver sa respiration et son visage avait pris une couleur de brique très inhabituelle.

« Excusez-moi, Monsieur le Directeur, qu'avez-vous dit exactement ? » demanda-t-elle.

« J'ai dit qu'on leur avait ôté la vie... »

« Oui, exactement. On leur a ôté la vie. C'est un synonyme de tuer, bien sûr. Mais c'est l'expression elle-même qui m'a fait sursauter. Nous ne savons pas pourquoi ni comment on les a tués. C'était comme si la vie les avait quittés pour aller ailleurs. L'expression est liée à la croyance dans la survivance de l'âme. On leur a ôté la vie... »

« Slippery, je ne comprends rien à ce charabia... » soupira Dick Ineupoucci.

« Nous sommes à la recherche d'une cause simple. Cette cause simple est sans doute trop simple pour qu'elle nous saute aux yeux. Et, là, j'ai réagi à une expression simple qui est utilisée pour expliquer la mort aux enfants ou aux superstitieux. Et si c'était la clé de l'énigme ? »

Dick Ineupoucci lança un regard interrogateur à Henri Meunier-Tudor. Celui-ci haussa les épaules : il ne comprenait rien non plus.

« Bah, vous verrez, tout cela est la faute des nazis » redit une nouvelle fois Michael Godwin.

Le complot des éternels

25

Paul Ichinel regardait l'océan. Sa vie méritait-elle d'être vécue ? Pouvait-il encore vivre ? Sa raison d'être s'était envolée avec sa raison d'aimer, avec sa raison tout court. Vivre, mourir, finalement, en quoi est-ce que cela importait ?

« Vanité des vanités, tout est vanité » disait Qohelet.

Mais Paul Ichinel n'était pas d'humeur à citer ni un personnage illustre et légendaire, ni même la concierge de l'appartement de ses parents qui, pourtant, mériterait bien des ouvrages d'analyses malgré le fait que peu de gens la connaissaient.

L'étudiant n'était pas très loin du bord de la falaise. Il suffirait de quelques pas, d'un petit saut. Cela devait, cependant, être très désagréable de se sentir tomber durant de longues secondes, de heurter la falaise et de finir par s'écraser sur les galets. Et Paul Ichinel était sujet au vertige. Non, il ne sauterait pas du haut de la falaise.

Alors, il se contentait de regarder le lointain, de regarder l'océan, le ciel, les mouettes (ainsi que les albatros, les sternes, les goélands, les cormorans... étant incapable de distinguer les différents oiseaux de mer). Eux étaient libres. Ils vivaient simplement, jouant avec

Le complot des éternels

les courants de l'atmosphère pour voler. Ah, voler, quoi de plus beau ? Echapper à l'attraction terrestre, échapper à une condition médiocre voire infâme. Regarder l'océan comme, disait-on, aimait à le faire Spassiba Tovaritch. Pourquoi avoir cédé à Ursula Von Tagen ? Pourquoi ce choix qui, aujourd'hui, le menait ici ? Ce choix alors que Spassiba Tovaritch semblait si prête à s'offrir à lui. Quel imbécile il était ! De toutes façons, Spassiba Tovaritch était désormais morte.

Elle était morte. Son amour était mort. Sa raison était morte. Sa raison de vivre était morte. Son envie de vivre était morte. Alors pourquoi Paul Ichinel n'était-il pas mort ? Parce qu'il était lâche, sans doute. Il s'accrochait à la vie comme un morpion s'accroche aux poils pubiens. Il fallait raser et désinfecter. Tuer le moindre œuf, la moindre larve, le moindre Paul Ichinel.

L'étudiant se retourna. Il était sur la pelouse où trônaient deux rhododendrons, objets de légendes morbides. S'il mourait, serait-il, lui aussi, enterré sous un rhododendron ? Paul Ichinel avança : il lui fallait retourner travailler, s'abîmer dans le travail pour oublier la vie, la si insupportable vie. Il dépassa un rhododendron. Quelqu'un, qui était jusque là caché derrière, approcha dans le dos de l'étudiant.

Celui-ci accueillit sereinement l'odeur du chloroforme en murmurant : « tout est accompli. »

Le complot des éternels

26

« Six morts, trois hommes, trois femmes » compta Julius Bloudande-Bônse en montrant le contenu du tiroir où était allongé le corps de Paul Ichinel.

« Et cela pendant que nous étions en train de discuter du meurtre de Spassiba Tovaritch » se désola Dick Ineupoucci.

Slippery Wayne-Waite s'enquit : « qui l'a découvert, déjà ? »

« Henri Meunier-Tudor lui-même, en allant rendre hommage à l'œuvre de son grand-père, ce qu'il ne manque jamais de faire quand il vient jusque dans les locaux de l'université » répondit Michael Godwin.

« Qu'entendez-vous par aller rendre hommage... »

« Il va, sur la pelouse, donner trois coups de talon sous chacun des deux rhododendrons, soit six coups de talon en tout » expliqua le directeur. Plus doucement, comme s'il révélait un secret à des initiés ou à des conjurés rassemblés, il ajouta : « je suis certain qu'il sait comme moi que tout cela est la faute des nazis. Or son grand-père stoppa l'invasion nazie de l'île en 1946. »

« Vous voulez dire qu'il abattit deux officiers SS en fuite, de trois coups de fusils chacun, avant de

Le complot des éternels

recupérer leurs valises pleines d'or » précisa Slippery Wayne-Waite.

« Et où est-il, d'ailleurs, le Sénéchal-Bailli ? » s'étonna Dick Ineupoucci.

Slippery Wayne-Waite lui répondit en haussant les épaules : « il nous laisse travailler. Il a des parties de badminton artistique à arbitrer, au stade près du port. »

« Cela fait plusieurs fois que j'entends parler de badminton artistique et... qu'est-ce que c'est exactement ? »

« C'est le sport national d'Angliche » s'offusqua Michael Godwin. Puis il concéda plus doucement : « je vous accorde qu'on y joue aussi sur le continent, notamment à Araux-sur-le-Baudet où réside l'actuel champion du monde. Mais, après tout, le champion du monde de sumo n'a pas toujours été japonais. »

Slippery Wayne-Waite détailla pour son ancien collègue alors les règles qui associaient celles du badminton avec celles du patinage artistique dans le sens où la réalisation de figures en renvoyant la balle (une petite balle molle de la taille d'une balle de golf ou bien un volant classique de badminton) donnait suffisamment de points pour que certains puissent remporter la partie même en ratant de nombreuses balles.

Le complot des éternels

27

Alors que Michael Godwin s'apprêtait à sortir, devant « aller travailler dans son bureau », la sonnette de la porte du laboratoire retentit. Julius Bloudande-Bônse regarda sur un écran vidéo : il s'agissait d'Ursula Von Tagen. Mais Dick Ineupoucci eut du mal à la reconnaître : la pimpante jeune fille, charmeuse même lorsqu'elle était venue à la Maison Commune visiter Paul Ichinel, était devenue une loque décoiffée au visage raviné de larmes.

Julius Bloudande-Bônse appuya sur le bouton déverrouillant la gâche électrique et l'étudiante poussa la porte pour rentrer. En se retrouvant face au directeur du Polytechnicum, elle eut comme un petit cri d'effroi. Celui-ci la regardait avec agressivité.

« Mademoiselle, que venez-vous faire ici ? » lui demanda Michael Godwin.

« Monsieur le Directeur, on m'a dit que Paul... que Paul était mort. Je suis venu le vérifier et lui rendre un dernier hommage. »

« Je vous laisse voir cela avec la police et le docteur Bloudande-Bônse. La discipline du laboratoire est son problème. Cependant, quand vous en aurez terminé, et si vous êtes toujours libre de vos

Le complot des éternels

mouvements, vous voudrez bien passer me voir, dans mon bureau. Il s'agit d'une convocation officielle. »

« Bien, Monsieur le Directeur. Comptez sur moi. »

Mais Ursula Von Tagen se demandait pourquoi Michael Godwin envisageait un cas où elle ne serait pas en mesure de se rendre volontairement dans son bureau. D'un regard circulaire, elle vérifia l'absence du Sénéchal-Bailli, tout en se caressant la gorge d'une main.

Le directeur sortit et referma la porte, laissant l'étudiante face aux trois autres présents, Dick Ineupoucci, Slippery Wayne-Waite et Julius Bloudande-Bônse, qui formaient une sorte d'arc de cercle. Ursula Von Tagen était mal à l'aise. L'attitude des deux policiers semblait hostile et même le bon docteur n'avait guère l'air amical. Son visage était en effet animé de tics nerveux très inhabituels.

« Je vous confirme que Paul Ichinel est mort » déclara froidement Dick Ineupoucci.

Ursula Von Tagen émit un nouveau petit cri de désespoir et sembla sur le point de fondre en larmes.

« Mais il ne s'est pas suicidé suite à l'incident de tout à l'heure » précisa Slippery Wayne-Waite.

L'étudiante sembla soulagé. Pas totalement mais soulagé tout de même. Julius Bloudande-Bônse soupira et dit sur un air las : « le tiroir est ouvert. Je vous laisse. Je vais dans mon bureau. J'ai, moi aussi, un peu de

Le complot des éternels

travail. Vous voudrez bien me prévenir lors de votre départ, que je referme correctement le tiroir. Il est déjà arrivé que la température ne soit pas maintenue à cause d'une mauvaise fermeture et la conservation des corps... »

« Comptez sur nous, docteur » lui coupa la parole Slippery Wayne-Waite.

Un peu surpris de l'interruption, le médecin se retira dans son antre et ferma la porte.

D'un pas hésitant, comme si ses pieds, joliment gainés de lycra noir et glissés dans des escarpins sombres à la dernière mode, pesaient désormais des tonnes, Ursula Von Tagen se dirigea vers le tiroir ouvert. Dick Ineupoucci et Slippery Wayne-Waite s'écartèrent spontanément pour la laisser passer. D'abord, en voyant le corps allongé, l'étudiante explosa en sanglots. Puis elle s'effondra à genoux, appuyant son front contre le bord du tiroir.

« Paul, oh Paul... pourquoi ai-je été autant méchante avec toi ? Pourquoi suis-je une telle pécheresse ? Pourquoi est-ce que je détruis tous ceux qui m'aiment sincèrement ? »

Puis elle réussit à se relever. Après plusieurs tentatives d'approcher son visage de celui du mort, elle parvint, malgré son dégoût évident, à lui poser un baiser langoureux sur les lèvres. Elle murmura alors : « pardonne-moi, Paul, mais je suis telle que je suis. »

Le complot des éternels

Soudain, son visage se figea. Bouche bée, elle parcourut du doigt la marque du cercle métallique chaud autour du crâne du cadavre. D'effondrée, l'étudiante passa soudain, avec une absence de transition, à la colère noire.

« Quoi ? Moi qui croyait que cet abruti était un incorrigible romantique, il a pratiqué des jeux BDSM sans moi ? »

Dick Ineupoucci et Slippery Wayne-Waite s'approchèrent soudain. Le policier se saisit, au niveau du poignet, de la main de l'étudiante alors que le doigt ayant parcouru la marque était encore dressé.

« Qu'avez-vous dit, mademoiselle ? »

« Mais lâchez-moi ! Je n'ai rien fait ! C'est cette ordure de Paul qui s'est amusé sans moi. Ah, le saligaud. Il cachait bien son jeu. »

Slippery Wayne-Waite l'interrogea avec plus de douceur : « mademoiselle Von Tagen, pourriez-vous nous épargner les mêmes petits jeux de piste et autres devinettes que le défunt ici présent ? De quels jeux BDSM parlez-vous ? »

L'étudiante se débattit et réussit à arracher son poignet au policier qui ne fit guère d'effort pour la retenir. Elle parcourut alors de nouveau la marque cerclant le crâne de Paul Ichinel.

« Regardez : c'est une marque de cercle métallique. Comme on en utilise dans certains jeux de bondage. Il y en a même un caché sous le lit du

Le complot des éternels

professeur Dunklermeister, dans sa cabine de repos à côté de son laboratoire. »

« Une cabine de repos et bureau comme celle dont dispose le docteur Bloudande-Bônse ici même ? » demanda le policier tout en montrant la porte fermée derrière laquelle Julius Bloudande-Bônse s'était réfugié.

« Oui, cela doit être similaire, je pense. »

« Vous n'êtes jamais allé dans celle du docteur Bloudande-Bônse, mademoiselle Von Tagen ? » demanda ingénument Slippery Wayne-Waite.

« Non, il ne fait pas partie de mes professeurs et je n'ai pas besoin de son aide pour... enfin... pour réussir plus facilement mes examens. »

« Mais Jean-Claude Dunklermeister... » s'enquit Dick Ineupoucci sans terminer sa phrase.

« Vous avez, la chimie, c'est compliqué. Il y a beaucoup de choses à apprendre par coeur. Et je n'aime pas ça, ces longues formules, ces innombrables équations de réactions complexes... Toutes ces potions infâmes aux odeurs répugnantes... Enfin, bon, je sais que certaines permettent de fabriquer de très agréables parfums mais tout de même... »

Slippery Wayne-Waite et Dick Ineupoucci s'entre-regardèrent. Pour la première fois, une véritable piste s'offrait à eux.

« Devons-nous comprendre, mademoiselle, que pour réussir à vos examens, vous avez des relations

Le complot des éternels

sexuelles avec certains enseignants afin que ceux-ci vous notent plus généreusement ? »

Ursula Von Tagen rétorqua : « mais c'est impossible voyons : les copies sont anonymisées et les correcteurs sont en général des post-doctorants. »

« Alors, qu'obtenez-vous en échange de vos faveurs ? »

« Eh bien... Euh... »

Ursula Von Tagen regarda soudain la porte. Si elle avouait, elle serait sans doute renvoyée. Pire : elle risquait d'être accusée de corruption. Et le Sénéchal-Bailli aurait sans doute là une occasion de la pendre. Mais elle n'eut pas le loisir de réaliser son évasion : Dick Ineupoucci lui passa soudain les menottes. L'étudiante hurla de désespoir un déchirant « non ».

« Expliquez-vous, mademoiselle Von Tagen » lui ordonna Slippery Wayne-Waite.

Elle qui était toujours d'une gentillesse et d'une courtoisie bourgeoise extrêmes, elle avait adopté un air offusqué de maîtresse d'école grondant un élève ayant commis une énorme bêtise. Ursula Von Tagen baissa les yeux en pleurant. Et son regard tomba sur le visage du cadavre de Paul Ichinel. Elle poussa un nouveau petit cri d'horreur et redressa la tête pour retomber sur les yeux de Dick Ineupoucci. Le policier continental semblait vouloir la fusiller du regard.

Le complot des éternels

Plus sèchement et agressivement, il répéta l'ordre de son ex-collègue : « expliquez-vous, mademoiselle Von Tagen ! »

Elle était perdue. C'était fini. Elle allait être pendue dans quelques heures. Les badauds viendraient rire en la voyant se tordre au bout de sa corde. Elle serait sujette à des plaisanteries graveleuses de la part de tous les clients des bars autour de la place principale du village portuaire. Certains viendraient peut-être regarder sous sa jupe alors que son cadavre tournerait lentement dans un sens puis dans l'autre. Et, pour finir, elle aurait droit, sans doute, ultime avanie, à un rhododendron pour tout mémorial.

Autant tout avouer et en appeler à la clémence. Quitte à payer pour cela de son corps. De toutes façons, son corps serait, sinon, pendu.

« Les enseignants avec qui je couche me donnent les textes des épreuves avec les corrigés. Cela me permet de réussir les examens sans qu'il soit nécessaire d'intervenir dans le processus de correction ou bien en piratant le système de notes. »

« De la corruption sexuelle ! » s'exclama Dick Ineupoucci.

« Pitié ! Ayez pitié de moi ! Je suis issu d'un milieu tellement modeste ! Mes parents se saignent aux quatre veines pour me payer mes études au Polytechnicum et je ne peux pas les décevoir. Je dois réussir mes examens » pleurnichait Ursula Von Tagen.

Le complot des éternels

Slippery Wayne-Waite, elle, ne distrait pas son attention du sujet essentiel de leur enquête. La corruption sexuelle d'enseignants par une étudiante n'était pas la préoccupation du jour. Tout au plus cela finirait-il dans le bureau du directeur. D'ailleurs, c'était sans doute à ce sujet qu'il voulait voir Ursula Von Tagen. L'ancienne profilleuse reprit donc la main.

« Mademoiselle Von Tagen, vous avez parlé d'objet de bondage situé dans la cabine de repos de Jean-Claude Dunklermeister. Pratiquez-vous du BDSM avec lui ? »

« Pas avec lui, non, mais, l'autre jour, en me levant, je me suis pris les pieds dans un cercle de métal de la taille qu'il faudrait pour enserrer un crâne, cercle qui était ressorti de sous le lit. Et il semblait y avoir des câbles métalliques accrochés, comme pour attacher le soumis. Et j'ai tout de suite pensé au BDSM parce que le professeur Dunklermeister est très ami avec Malachie Gricbouc, le bibliothécaire. »

« Dois-je en déduire que vous pratiquez des jeux sado-masochistes avec le bibliothécaire alors même que celui-ci ne peut aucunement vous aider dans vos examens ? »

« Non, mais là, c'est pour l'argent. Mes parents sont pauvres, comme je vous l'ai dit. Alors... »

En soupirant, Dick Ineupoucci retira les menottes des poignets de l'étudiante.

Le complot des éternels

28

Tandis que, tout en pleurnichant, Ursula Von Tagen s'éloignait en se dirigeant vers l'escalier le plus proche afin de respecter sa convocation dans le bureau du directeur du Polytechnicum, Dick Ineupoucci marchait rapidement vers le laboratoire de Jean-Claude Dunklermeister. Slippery Wayne-Waite peinait à le suivre. Il n'était, bien sûr, pas question de prévenir Julius Bloudande-Bônse des soupçons pesant sur son collègue : la règle demeurait la discrétion jusqu'à la condamnation du coupable. Le médecin légiste avait refermé le tiroir de Paul Ichinel et était retourné travailler dans sa cabine-bureau.

L'ex-profileuse tressauta quand elle vit son ancien collègue vérifier que son arme de service était bien chargée avant de la dissimuler de manière aisément accessible dans sa poche de manteau.

« Dick, vous ne pensez tout de même pas que ce professeur a des relations sadomasochistes avec les victimes ? »

« Non, en effet, cela me semble peu probable. Mais, quelque soit l'usage de l'objet décrit par mademoiselle Von Tagen, il semble avoir un rapport avec les morts. Il convient donc d'obtenir des explications précises de la part de Jean-Claude

Le complot des éternels

Dunklermeister. Peut-être est-ce que cela contribue juste à les attacher, comme dans un rituel de bondage, avant que les victimes ne soient assassinées par une méthode que nous n'avons toujours pas trouvée. »

Ce qui perturbait Slippery Wayne-Waite, ce n'était pas vraiment le procédé de mise à mort mais davantage sa raison d'être. Quel était le mobile des crimes ? La solution imaginée par Paul Ichinel avait au moins l'avantage de la simplicité : une banale histoire de coucheries et de jalousies. Et Slippery Wayne-Waite aimait les solutions simples quand il s'agissait de la réalité. Elle restait persuadée que le grand défaut des enquêteurs demeurait leur surestimation des criminels. Cependant, elle avait dû admettre que des solutions assez invraisemblables devenaient crédibles dès lors que l'on avait affaire à un fou. Jean-Claude Dunklermeister était-il fou ? Ou cachait-il les agissements d'un fou ? Il fallait en avoir le cœur net.

Il ne fallu que quelques instants pour atteindre le laboratoire de Jean-Claude Dunklermeister. Dick Ineupoucci ouvrit légèrement la porte afin de regarder si un cours avait lieu. De fait, des étudiants étaient debout devant des paillasses comprenant divers instruments en verre. Au fond, devant un grand tableau, le professeur de chimie notait des équations de réactions et tournait donc le dos à la porte.

Se glissant discrètement dans la pièce et refermant silencieusement la porte derrière eux, Dick

Le complot des éternels

Ineupoucci et Slippery Wayne-Waite restèrent contre le mur, dans un coin sombre du laboratoire.

Quand le professeur se retourna vers sa classe, il aperçut les deux policiers dans l'ombre. Il marqua quelques secondes de silence. Tous les élèves relevèrent la tête, étonnés. Mais Jean-Claude Dunklermeister s'adressa à l'un d'entre eux avec un ton marquant son exaspération.

« Harry James, qu'est-ce que j'obtiens en mélangeant de la poudre de dichlore dans une infusion d'acétone en présence de potasse ? »

Tous les regards se tournèrent vers un élève, indubitablement le dénommé Harry James. Celui-ci resta silencieux, interloqué d'être ainsi l'objet de l'attention de tous les autres étudiants. A l'autre bout de la salle de classe, une jeune femme à la coiffure abondante et bouclée leva nerveusement la main. De toute évidence, elle connaissait la réponse.

« Je ne sais pas, Monsieur » répondit piteusement Harry James après plusieurs secondes d'hésitation.

« Alors écoutez mon cours, Monsieur James, au lieu d'écrire des poèmes à l'attention de votre voisine. Et vous saurez ainsi que le dichlore est un gaz impossible à obtenir à température courante sous forme de cristaux ou de poudre. Quant à l'acétone, c'est un solvant organique lui-même très soluble dans l'eau, les graisses et les alcools. Une infusion d'acétone est donc un non-sens. »

Le complot des éternels

Il y eut un petit ricanement général. Harry James et sa voisine rougirent. Le cours se poursuivit durant une dizaine de minutes puis le professeur invita ses élèves à se rendre au cours suivant. La salle se vida en quelques instants de ses étudiants. Lorsque la jeune femme à la chevelure abondante passa à côté des deux policiers, ils l'entendirent parler de chloroforme avec une de ses camarades.

Dick Ineupoucci referma la porte de la salle derrière le dernier élève et, avec Slippery Wayne-Waite qui marchait à son niveau, se dirigea résolument vers Jean-Claude Dunklermeister. Celui-ci attendit les deux policiers sans qu'aucune émotion ne transparaisse sur son visage ou dans son attitude.

« Professeur, nous voulons voir votre cabine de repos, notamment ce qui est rangé sous le lit. »

L'enseignant ne put réprimer un discret mouvement d'étonnement et de terreur. Focalisés sur leur cible, Dick Ineupoucci et Slippery Wayne-Waite n'entendirent ni la porte de la salle se rouvrir discrètement derrière eux ni quelqu'un s'approcher silencieusement.

Ils ne purent que perdre connaissance lorsqu'un tampon fut appliqué sous chaque nez.

Le complot des éternels

29

Wellington se réveilla soudain. Il miaula un signal d'alerte. Nelson se redressa à son tour, regardant autour de lui. Puis le deuxième chat miaula interrogativement. Wellington s'étonna : Nelson n'aurait-il pas perçu le danger menaçant leur humaine domestique ? Vexé que son comparse le trouve si peu doué, Nelson miaula agressivement. Evidemment qu'il avait perçu les problèmes de leur humaine domestique. Mais il montra aussitôt, du museau, les gamelles remplies de croquettes bon marché. Leur humaine ne valait plus qu'on se préoccupe d'elle. Wellington en convint. Les deux chats se rendormirent donc sur le canapé en cuir où leur humaine domestique leur interdisait expressément de venir.

Dans sa niche, Napoléon aussi s'était réveillé. Oreilles dressées, truffe absorbant un maximum d'air, il fit le tour de Sainte-Hélène. Le danger qu'il avait perçu menaçait bien son humaine mais celle-ci n'était pas à son domicile. Elle était toujours à l'université, à l'autre bout de l'île.

Il gronda et émit un grognement de colère dont la profondeur évoquait les tréfonds de l'Enfer. Cela réveilla une nouvelle fois Nelson et Wellington. Les deux chats miaulèrent leur désapprobation d'être ainsi

Le complot des éternels

tirés de leur premier sommeil. Mais, constatant que leur vieil ennemi était dehors, derrière d'épaisses vitres et des murs solides, ils se rendormirent bien vite.

Napoléon ne songeait plus du tout à Nelson et Wellington. Les deux chats auraient aussi bien pu ne jamais exister. En cet instant, seule la défense de sa maîtresse adorée comptait. Il s'agissait de remplir son devoir, uniquement de remplir son devoir.

Il bondit, quittant Sainte-Hélène et se précipitant sur la route principale de l'île, celle qui se dirigeait vers le Polytechnicum. Ses quatre pattes s'agitaient avec toute la puissance dont elles étaient capables. Jamais, peut-être, Napoléon n'avait couru aussi vite dans toute sa vie. L'heure était grave. L'heure était fatidique. L'heure était celle de la pire menace que le chien pouvait connaître. Ce n'était pas sa vie qui était menacée : c'était bien pire. On en voulait à sa maîtresse.

Le devoir de Napoléon était bien de voler à son secours. Alors les mulots pouvaient bien se terrer autant que les chats : Napoléon les ignorait. Une ménagère rentrant de faire ses courses ramena contre sa poitrine le sac qu'elle portait jusque là négligemment à la main mais Napoléon ne se rendit même pas compte que le sac contenait un bon kilogramme de filet de bœuf.

Napoléon avait un objectif, un devoir impératif. Il ignorait tout le reste.

Le complot des éternels

30

En se réveillant, Dick Ineupoucci chercha à quel moment il s'était saoulé. Mais il ne parvenait pas à se souvenir. La dernière chose qui lui revenait en mémoire était la salle de cours de Jean-Claude Dunklermeister, avec le professeur lui-même qui n'avait pas pu totalement réprimer un frisson d'horreur quand le policier avait évoqué ce qu'il y avait sous le lit de la cabine de repos. Curieusement, il avait le sentiment d'être debout. Mais il ne parvenait pas à bouger. Pourtant, il semblait pouvoir bander ses muscles. Simplement, quelque chose retenait ses membres et sa tête, empêchant les muscles d'avoir une quelconque efficacité pratique. Il parvint enfin à ouvrir les yeux.

Devant lui, Jean-Claude Dunklermeister était en train d'assembler des appareils électroniques étranges. Le lieu était indubitablement la salle de cours du professeur, là où l'essentiel de la place disponible était occupée par des paillasses carrelées où s'entassaient des tubes et des cornues en verre. A côté du professeur, Malachie Gricbouc terminait une préparation dans une cornue, justement, et il remplissait avec précautions une petite bouteille.

Le complot des éternels

« Voilà, professeur, nous disposons de nouveau de soporifique. Il est heureux qu'il m'en restait suffisamment... »

« Pas tout à fait suffisamment... » répliqua l'enseignant en ayant un geste vers Dick Ineupoucci et Slippery Wayne-Waite. Cette dernière était à côté du policier. En la voyant, du coin de l'oeil, Dick Ineupoucci comprit qu'il devait être attaché comme elle : un cercle de métal tenant chaque tête et des lanières de cuir maintenant debout les deux enquêteurs, attachés à des grandes planches posées contre le tableau et maintenues verticales par de grandes équerres posées au sol.

Jean-Claude Dunklermeister s'adressa à ses prisonniers : « il est inutile de simuler le sommeil. J'ai bien vu que vous étiez réveillés, tous les deux. Vous commenciez à reprendre conscience alors que je terminai de vous attacher. A vrai dire, je n'avais pas prévu de vous utiliser mais j'ai eu tort de vous sous-estimer. Vous alliez finir par découvrir la vérité. »

« Il ne faut jamais négliger la stupidité des criminels et ne jamais oublier que, parce qu'ils sont stupides, ils mépriseront le talents des enquêteurs » rétorqua Slippery Wayne-Waite.

Jean-Claude Dunklermeister sourit.

« Ma chère, vous échapperait-il que vous êtes totalement en mon pouvoir ? »

L'ancienne profileuse réussit plus ou moins à hausser des épaules.

Le complot des éternels

« Votre pouvoir ? Non, certainement pas. Peut-être allez-vous réussir à nous tuer, j'en conviens. Mais nous ne serons pas en votre pouvoir. Jamais. En fait, je crains que celui qui avait raison dès le départ était ce brave Michael Godwin. »

Partant d'abord sur un rire démoniaque, Jean-Claude Dunklermeister finit par admettre : « le colonel Helmut Dunklermeister, qui repose sous l'un des rhododendrons de la grande pelouse, est en effet mon grand-père. Il avait le projet, avec son ami le colonel Wilfried Schattenlord, qui repose sous l'autre rhododendron, de reprendre ici les travaux opérés dans le cadre du centre de recherche de la SS, au château de Wewelsburg. »

« Mais ces travaux n'avaient rien de scientifique ni même rien de réellement neufs ! » s'offusqua Dick Ineupoucci.

« Ils prenaient la suite de l'œuvre des Eternels, en effet. Le groupe a été constitué au XVIIIème siècle, en Bavière. Les Eternels, dont faisait partie mon grand-père, ont su profiter des moyens mis à disposition par Heinrich Himmler, très généreux pour ce genre de recherches. Et les prisonniers du Reich servaient de matière première pour les tests. »

« Mais pourquoi attendre toutes ces années ? » demanda soudain Slippery Wayne-Waite.

« Mon grand-père a voulu sauver ses travaux en même temps qu'un peu d'or. Il s'est dit que Angliche

Le complot des éternels

serait un bon refuge. Une fois installé, il devait faire venir sa famille et celle de Wilfried Schattenlord. Mais vous savez comme moi ce qui s'est passé. Mon père a pu reconstituer les événements mais il n'a jamais osé suivre Papy Helmutt, craignant pour sa vie. Le temps a fait son œuvre et je crois que les noms de Helmutt Dunklermeister et de Wilfried Schattenlord n'ont jamais été connus du grand-père du Sénéchal-Bailli. Celui-ci a pris l'or et c'est tout ce qui lui importait. Les documents ont été rangés dans la bibliothèque du Polytechnicum. Une fois nommé professeur ici, j'ai mis plusieurs années à les retrouver. Ils avaient été négligés et pas dissimulés intentionnellement. C'est Malachie Gricbouc qui m'a permis de les retrouver. Ce sont ces longues soirées d'études en bibliothèque qui nous ont rapprochés. Ensuite, il a fallu déchiffrer les textes et les schémas puis achever les mises au point. »

Slippery Wayne-Waite explosa de rire.

« Mon cher professeur, les Eternels constituent une secte qui avait l'ambition de découvrir le secret de la vie éternelle. Je m'en suis servi plusieurs fois dans mes romans. Leurs soi-disant travaux... »

« Ont abouti » trancha Jean-Claude Dunklermeister avant de poursuivre. « En fait, il s'agit d'utiliser la force vitale animant des individus sacrifiés pour la transférer dans le corps des Eternels. Ceux-ci deviennent virtuellement immortels sous réserve qu'ils

Le complot des éternels

soient régulièrement alimentés en force vitale et qu'ils ne soient pas tués. »

« Immortels mais pas trop, en quelque sorte » plaisanta Dick Ineupoucci.

« Immortels, c'est à dire résistant à la vieillesse, malheureusement pas inaltérables. On peut tuer un Eternel en lui tirant dessus. »

« C'est bon à savoir » constata le policier avec satisfaction.

« Vous n'aurez aucune possibilité de mettre en application ce savoir » ricana Malachie Gricbouc.

La remarque fit sourire Jean-Claude Dunklermeister. Le professeur se remit à assembler ses drôles de machines.

Dick Ineupoucci l'interrogea soudain : « mais pourquoi se débarrasser des corps sur la pelouse ? Et pourquoi ces deux exceptions, Agathe Hioubaybe retrouvée dans le couloir, et Spassiba Tovaritch, nue ? »

Malachie Gricbouc répondit : « il était absolument inutile de chercher à dissimuler les corps qui ne comportaient aucun indice compréhensible par un médecin aussi peu compétent que Julius Bloudande-Bônse. Mais, malheureusement, quand j'ai transporté Agathe Hioubaybe, j'ai été surpris d'entendre venir quelqu'un, j'ai fait un faux mouvement et je me suis déclenché une lombalgie. Du coup, j'ai abandonné le corps là. »

Le complot des éternels

« Et le corps nu ? » relança Slippery Wayne-Waite.

Jean-Claude Dunklermeister et Malachie Gricbouc s'entre-regardèrent, visiblement gênés. C'est Dick Ineupoucci qui reprit la parole, brisant le silence.

« Un pur souci esthétique, n'est-ce pas ? Rappelez-vous votre principe, ma chère Slippery : la simplicité gouverne les agissements des criminels. »

« Ne profitez pas du fait que votre présence ici n'était pas du tout prévue et que tout l'appareil avait été démonté il y a quelques heures » les rabroua le professeur. Il poursuivit : « nous choisissons normalement des gens jeunes et en pleine santé, là où le potentiel vital est élevé. Angèle Huss de Miyet nous a permis de vérifier l'importance de ce point. Vous ne nous serez donc pas très utiles mais votre élimination est, désormais, en elle-même nécessaire. »

Slippery Wayne-Waite sembla cracher son accusation : « vous êtes un démon, un serviteur du Mal, Jean-Claude Dunklermeister. Allez griller en Enfer. »

« Serviteur du Mal ? Si vous voulez. »

« Pourquoi servir le Mal, Maître ? » s'enquit Malachie Gricbouc, un peu inquiet à l'évocation de l'Enfer.

« Parce que le Bien, Malachie, ne profite jamais. »

Le complot des éternels

31

Assis derrière la table pliante où était installé son appareil, Jean-Claude Dunklermeister posa un cercle de métal sur sa tête, comme une sorte de couronne. Il veilla à bien dégager ses cheveux afin que la légère brûlure puisse être dissimulée par la chevelure épaisse et grasse. Des fils rejoignaient les cercles métalliques posés sur les trois crânes et l'appareil. Et un gros levier était posé sur la table, visiblement pour activer le processus.

« Il me suffit désormais de tirer ce levier... »

« Adieu, Slippery » murmura Dick Ineupoucci.

Un énorme grondement retentit dans la pièce. Il provenait, de toute évidence, du couloir.

« Qu'est-ce que c'est que... » commença à prononcer Malachie Gricbouc en déverrouillant la porte. Bien que n'étant pas membre réellement du corps professoral, il avait tout de même à cœur de veiller à la bonne discipline dans l'établissement.

Retourné vers lui, Jean-Claude Dunklermeister n'eut pas le temps de lui ordonner : « n'ouvre pas cette porte, imb... ».

Trop tard. Ce n'était pas Blücher. Ce n'était pas même Grouchy. C'était bien Napoléon qui, en personne, bondit dans la pièce, renversant le faible bibliothécaire sous la puissance de son bond. Piétiné, le crâne ayant été

Le complot des éternels

rejeté contre le carrelage du sol, Malachie Gricbouc émit un râle avant de perdre connaissance. Pour lui, la bataille était finie avant même d'avoir réellement commencé.

Tel Cerbère défendant l'entrée des Enfers, les pattes écartées, les griffes prêtes à s'enfoncer dans le sol, alors que des fêlures commençaient à zébrer les carreaux aux endroits où s'appuyait le sauveur des héros, Napoléon s'apprêta à l'ultime combat. Face à lui, son ennemi était tétanisé, n'osant même pas se retourner pour tirer le levier. Le grognement qui retentit fit trembler les murs. Sur les paillasses, plusieurs cornues et tubes à essais quittèrent leurs supports pour s'effondrer et se briser.

Nulle créature, jamais, ne fut plus furieuse que Napoléon en cet instant. Aucune mythologie, jamais, dans toute l'histoire de l'humanité, n'osa imaginer un dieu, un démon ou n'importe quel monstre capable de dégager une telle force. La bataille d'Armaguédon serait, en comparaison de ce qui allait suivre, un bien fade combat.

Il bondit. Projeté en arrière, le corps paralysé de Jean-Claude Dunklermeister poussa le levier situé sur la table qui, aussitôt, se brisa en deux. Mais l'appareil, de fabrication allemande, se déclencha sans que sa chute n'ait d'effet sur son fonctionnement.

Le complot des éternels

32

Il y a des phénomènes qui ne devraient pas se dérouler à la surface de la Terre, qu'aucun dieu ne permet. Ceux-là perturbent la trame de l'espace et du temps. Ils sont ressentis par delà toutes les limites physiques car c'est bien l'univers qui est atteint, modifié dans sa texture même.

Sur le canapé en cuir, Nelson se redressa en même temps que Wellington. Quelque chose était advenu qui les avait fait jaillir du sommeil. Quelque chose de terrible, d'effrayant. Même les maîtres du monde se devaient de trembler. Ils miaulèrent de terreur.

Mus par un instinct de conservation qui se savait dépassé, ils se réfugièrent sous l'armoire du salon. C'était ce qu'il y avait de plus simple pour se protéger. Mais à quoi bon ? Ce qu'ils ressentait pourrait aussi bien exploser l'armoire, raser la maison, balayer l'île entière, désintégrer la planète, anéantir les deux maîtres du monde. Ils n'osaient plus miauler. La terreur absolue s'était emparée d'eux.

C'était une découverte. Jamais ils n'avaient eu à subir une telle sensation. Ils n'osèrent pas chercher la cause du phénomène. Ils se terraient et restaient prostrés, n'osant pas même le moindre bruit.

Le complot des éternels

Pendant ce temps, dans son bureau, Julius Bloudande-Bônse se demanda quel était ce grognement qui s'entendait au travers des murs épais du Polytechnicum. La peau du médecin se hérissa d'une chair-de-poule incontrôlable.

Son devoir d'enseignant l'obligeait à se lever, à sortir dans le couloir et à chercher la cause ultime de tout cela. Il était coresponsable de la sécurité des élèves et devait s'assurer qu'ils étaient tous sains et saufs.

Mais il hésitait. Il connaissait son devoir. Il savait ce qu'il avait à faire. Mais quelle était la nature de ce grognement ? Il n'osait l'imaginer. Si c'était un animal, comment pourrait-il l'affronter ? Mais quel animal pourrait émettre pareille puissance ? Une source paranormale s'imposait dans l'esprit du scientifique cartésien. C'était la seule explication plausible.

Dans les étages au dessus des laboratoires, les étudiants comme les professeurs tremblèrent. Le silence se fit. Plus aucun jeune mâle ne draguait sa charmante voisine. Les discours des enseignants s'étaient tus. Les craies ne courraient plus le long des tableaux. Le temps semblait suspendu.

Même au sommet de la plus haute des tours, Michael Godwin se leva dans son bureau, négligeant le document qu'il était en train de rédiger. « Les nazis attaquent », dit-il, catastrophé, anéanti.

Le complot des éternels

33

Mû par son sûr instinct, Napoléon s'était écarté et il regardait. Le corps de Jean-Claude Dunklermeister était tétanisé, son regard devenait vitreux. A l'inverse, Dick Ineupoucci et Slippery Wayne-Waite semblaient connaître une forme d'extase. Au bout d'un court instant, l'appareil détecta que le fluide vital avait été totalement transféré et il s'arrêta spontanément.

Alors Napoléon approcha de sa maîtresse et mordit une première lanière de cuir. Celle-ci comprit que toute résistance était inutile. Le premier geste de Slippery Wayne-Waite fut bien sûr de caresser la tête et le cou du chien qui venait de les sauver. Puis elle détacha son autre main, retira le cercle de métal lui enserrant la tête et, enfin, elle libéra ses jambes. Une fois totalement libre, elle s'occupa de Dick Ineupoucci.

Après avoir copieusement remercié Napoléon, les deux policiers se penchèrent sur le corps inanimé de Jean-Claude Dunklermeister. Slippery Wayne-Waite posa son diagnostic.

« En tombant sur le levier, il l'a poussé au lieu de le tirer. Cela a dû inverser le processus et nous avons donc reçu son énergie vitale au lieu que lui-même récupère la nôtre. »

Le complot des éternels

« C'est bien possible, Slippery » convint Dick Ineupoucci.

C'est à cet instant qu'un homme apparut dans l'encadrement de la porte largement ouverte.

« Mais que se passe-t-il ici ? » demanda Julius Bloudande-Bônse en tremblant.

Alors, seulement, les deux policiers redressèrent la tête et virent le médecin. Mais Malachie Gricbouc avait disparu.

« Où est Malachie Gricbouc ? » hurla Dick Ineupoucci.

« Euh... Je l'ai vu courir dans le couloir en sortant de mon laboratoire... Il a dû avoir peur de... enfin... de ce que j'ai entendu... »

Julius Bloudande-Bônse regardait bizarrement Napoléon. Cet adorable chien en train de remuer la queue tandis que sa maîtresse le caressait ne pouvait pas être l'auteur de l'abominable grognement. Mais aucune autre créature ne semblait présente.

Dick Ineupoucci sortit son revolver de sa poche de manteau et se précipita dans le couloir, bousculant le médecin. Celui-ci eut juste le temps de lui indiquer la direction prise par le fuyard.

« Les meurtriers étaient Jean-Claude Dunklermeister et Malachie Gricbouc » expliqua Slippery Wayne-Waite.

Le complot des éternels

34

Nelson miaula. Puis il attendit, tendant les oreilles. Non, rien ne se passa, tout était redevenu normal. Wellington l'imita, avec le même effet. Ils se regardèrent et miaulèrent de concert. Mais l'endroit était désormais maudit. Entre « cela » et les croquettes bas de gamme, ce n'était plus possible. Il fallait quitter cette demeure, abandonner leur humaine domestique et chercher d'autres créatures à exploiter. Il fallait trouver des humains davantage prêts à les servir. Il fallait recevoir une nourriture savoureuse et abondante digne des maîtres du monde. Il fallait partir. Maintenant.

Nelson et Wellington sortirent de sous l'armoire et se mirent à regarder les fenêtres et les portes, dans toutes les pièces du rez-de-chaussée. La seule ouverture praticable était une aération dans la cuisine, une fenêtre haute basculante.

Wellington miaula quand il l'identifia comme une sortie et bondit sur le plan de travail, prenant garde à ce que la plaque de cuisson soit froide. Alors il se ramassa sur lui-même puis, à la manière d'un ressort, se détendit brutalement. Il agrippa le rebord de la vitre et escalada le plan incliné et glissant avant de se laisser chuter dehors. Il atterrit avec souplesse sur la pelouse. Nelson l'imita aussitôt.

Le complot des éternels

Les deux chats étaient désormais libres, libres de quitter cet endroit, libres de trouver une nouvelle demeure plus accueillante, libres d'adopter un humain domestique plus efficace et davantage servile. Nelson miaula d'aise à toutes ces perspectives et, pris de joie, se mit à courir comme un chaton. Se réjouissant de ce jeu, Wellington le suivit. En traversant la route, ils quitteraient symboliquement la demeure maudite.

Durant ce temps, à la sortie du Polytechnicum, un chauffeur de taxi montrait le poing à la route se dirigeant vers le port principal de l'île. Il se répandait en invectives et en malédictions. Et il promettait de planter un rhododendron dès que possible.

Essoufflé, Dick Ineupoucci lui demanda s'il avait vu un homme s'enfuir.

« Un fuyard m'a attrapé par le bras et m'a sorti de force de mon taxi avant de me voler ma voiturette », raconta-t-il. « A-t-on déjà entendu parler d'un crime plus abominable sur Angliche ? Jamais, nul n'avait osé voler un taxi ! Il est temps que le Sénéchal-Bailli fasse son travail. Ce n'est pas à l'époque de son père qu'une chose pareille aurait eu lieu. »

Sans attendre la fin de la diatribe, Dick Ineupoucci se remit à courir sur la route principale en se dirigeant vers le port. Il jeta un œil à sa montre : le prochain ferry allait bientôt partir. De toute évidence, Malachie Gricbouc voulait s'y embarquer et ainsi échapper à la juridiction du Sénéchal-Bailli. Une fois sur

Le complot des éternels

le continent, il faudrait le retrouver, rassembler des preuves, attendre un procès et, au final, il ne serait pas pendu. Pire : si Malachie Gricbouc parvenait à prendre le ferry sans que Dick Ineupoucci soit lui aussi à bord, le temps que le policier parvienne à prévenir les autorités du port d'Aarau-sur-le-Baudet et surtout à les convaincre d'agir, il serait sans doute trop tard.

Nerveusement, Malachie Gricbouc regardait toutes les dix secondes sa montre. Le ferry partait toujours à l'heure. Il fallait juste monter à bord et il pourrait alors acquérir un billet au détail avec la surtaxe de vente par le contrôleur. Il avait sur lui suffisamment d'argent et ses papiers d'identité, tout ce qu'il fallait pour rejoindre Aarau-sur-le-Baudet.

Une fois sur le continent, Malachie Gricbouc pourrait rejoindre la petite chapelle au sommet d'une colline que l'on voyait depuis le port. Il y avait, en fait, deux collines symétriques, de part et d'autre de la vallée du Baudet, avec chacune une chapelle. Il fallait juste ne pas se tromper de colline et de chapelle. On disait que, dans l'autre, était enterré un vieux vampire. Mais la bonne chapelle, elle, abritait le trésor du colonel Wilfried Schattenlord, conservé sur le continent en attendant que les deux nazis puissent s'installer sur Angliche, par précaution. Heureuse et sage précaution ! Seul le trésor de Helmutt Dunklermeister avait ainsi été perdu. Pas pour tout le monde, il est vrai. Quelque part,

Le complot des éternels

Malachie Gricbouc en avait largement profité en tant que bibliothécaire du Polytechnicum.

La voiturette électrique bondissait sur la route mais le fuyard maintenait la pression sur l'accélérateur. Traversant le hameau de Cattle Crossing, elle jaillit, tel un boulet, dans l'ultime descente vers le port. Au loin, la cheminée du ferry commençait à fumer. Il fallait se dépêcher. Heureusement, personne ne se présenta au croisement avec Passing Lane.

Mais, quelques mètres plus loin, quelque chose se jeta sur la route devant les roues de la voiturette. Que se passa-t-il exactement ? Malachie Gricbouc avait-il, par réflexe, freiné en tournant le volant, entraînant le renversement de la voiturette ? Ou bien était-ce la chair éclatée de ce qui fut un chat qui, en se prenant dans une seule des roues alors que le véhicule était lancé à pleine vitesse, avait provoqué l'accident ?

Wellington stoppa net, les griffes plantées dans la pelouse. Il avait vu Nelson être broyé par le taxi ayant jailli comme un boulet du sommet de la colline. L'humain qui sortit avec difficultés de la carcasse semblait blessé autant que désespéré.

Trop, c'était vraiment trop. Ces humains domestiques qui ne respectaient pas les maîtres du monde devaient recevoir une correction. Wellington sauta sur Malachie Gricbouc.

Le complot des éternels

35

Comme tous les passagers du ferry, Ursula Von Tagen se retourna vers la côte en entendant un cri affreux. Mais celui-ci ne fut pas répété et sa source resta un mystère. La sirène du départ retentit peu après, effaçant l'intérêt pour ce cri.

Pour Ursula Von Tagen, il fallait tout effacer. Elle ne se souviendrait pas d'Angliche. Elle n'y était jamais venue. Rien ne s'y était passé qui la concerne de près ou de loin. Voilà, c'était plus sage d'agir ainsi.

Juché sur la passerelle, celle qui était, quelques heures plus tôt, une étudiante regardait la côte du continent. Ce n'était plus une petite île qui s'offrait à elle mais un continent et, au-delà, le monde. Elle serra entre ses jambes sa maigre valise. Tous ses trésors y étaient enfermés, du moins tous ceux auxquels elle tenait. Le reste, comme ses tenues d'étudiante, elle l'avait abandonné sur place. Elle partait en s'étant allégée de l'inutile. Elle voulait s'envoler loin. Elle voulait s'envoler haut. Elle voulait s'envoler sans être alourdie par un passé dont elle n'avait plus rien à faire, dont elle n'avait plus besoin.

Le ferry brisait les lames de mer mais était ballotté tout de même. Qu'importe ! La vie n'est pas une morne plaine mais un vaste océan. La vie secoue parfois

Le complot des éternels

mais reste une infinité d'opportunités. Ursula Von Tagen soupira en souriant, recevant les embruns avec délectation. Puis elle ouvrit la bouche et apprécia les gouttes de liquide salé qui s'y glissaient, goûtant les maigres souvenirs qu'elle daignait garder. Elle ferma les yeux et jouit de l'instant.

Elle se refusa à voir jaillir, sous l'obscurité produite par ses paupières, les images du directeur du Polytechnicum l'accusant de corruption, lui promettant de la livrer au Sénéchal-Bailli si elle ne quittait pas l'île dans l'heure. Elle se refusa à se caresser la gorge en craignant d'être pendue. Elle se refusa à craindre de finir au bout d'une corde, suffocante et sous les quolibets des gueux. Elle se répéta ses engagements, quand elle avait essuyé ses larmes alors qu'elle faisait précipitamment sa valise, dans sa chambre. Tout cela n'avait plus d'importance. Tout cela était oublié. Tout cela n'avait jamais eu lieu.

Devrait-elle se créer un nouveau passé, une nouvelle identité, s'inventer une nouvelle famille (riche ou misérable cette fois ?), mentir de nouveau comme elle l'avait déjà fait pour entrer au Polytechnicum ? Non. Elle n'aurait plus de passé. Elle jaillissait du désert. Elle jaillissait du néant.

Devant elle, le continent approchait. Le monde allait bientôt s'offrir à elle.

Le complot des éternels

36

Assis sur son fauteuil en bois sculpté et à l'assise de cuir rembourré à la laine de mouton, Michael Godwin regardait, songeur, par la fenêtre de son bureau. Au-delà des bâtiments du Polytechnicum, au-delà de l'enceinte, il y avait l'océan, il y avait l'infini, il y avait ce qui était plus vaste que tout ce qu'il ne pourrait jamais maîtriser. Et même son petit domaine, le Polytechnicum, il ne parvenait pas à le maîtriser. Comment avait-il pu ainsi embaucher deux nazis ? Lui qui redoutait tant une nouvelle invasion, il avait été celui qui avait fait entrer les loups dans la bergerie. Se le pardonnerait-il un jour ?

Oh, il avait bien songé à démissionner. Partir, loin. Ou bien, simplement, rejoindre le monastère. Bon, il ne restait pas grand'chose du monastère bénédictin de l'île qui avait brûlé en 1327, après une rencontre entre les délégués de la Papauté et de l'Ordre des Franciscains. On disait que l'incendie était né dans la vaste bibliothèque. Le premier Polytechnicum, fondé peu après, en avait d'ailleurs récupéré quelques ouvrages. Le monastère abritait toujours un ou deux ermites qui vivaient dans les ruines. Quand quelqu'un, sur Angliche, devait se retirer, il finissait là-bas quand on ne plantait pas un rhododendron sur lui.

Le complot des éternels

Soupirant, Michael Godwin se mit à caresser le chat qu'il avait sur ses genoux. Il ne savait pas d'où il venait. Il l'avait trouvé le soir de la mort de Malachie Gricbouc et Jean-Claude Dunklermeister, devant l'entrée de ses appartements privés. Il lui avait donné du lait. Puis du poisson frais cuit comme il l'aimait. Le chat était resté. Il parcourait le Polytechnicum avec l'assurance du propriétaire et veillait à en chasser les souris, notamment de la bibliothèque.

Le nouveau bibliothécaire s'entendait bien avec lui. Parfois, Michael Godwin se surprenait à une certaine jalousie. Il s'occupait du chat qui daignait souvent accepter de se faire caresser mais l'animal appréciait d'avoir tout le corps enseignant comme les agents administratifs à son service.

De son côté, Wellington estimait qu'il avait trouvé là une nouvelle demeure plus en rapport avec son rang. Le problème, avec ces humains domestiques qui ne cessaient jamais de lui donner à manger, c'est qu'il prenait du poids. Heureusement, dans la bibliothèque, il y avait quelques souris à chasser. Cela lui faisait faire un peu de sport. Il fallait garder la forme.

Et, parfois, il sortait dans les environs à la recherche d'une femelle. Plutôt que de remplacer Nelson par un autre copain, il était d'âge à prendre épouse et à élever une nombreuse famille.

Le complot des éternels

Epilogue

Levant la tête, Slippery Wayne-Waite constata qu'elle avait bien reconnu l'introduction de « *Cold is hot* », le nouveau tube à la mode. Le clip passait à la télévision. Tout en continuant de remuer le contenu de la casserole, elle se surprit à chantonner et se déhancher bourgeoisement au rythme de la musique, en parodiant bien sagement les mouvements de bassin très suggestifs de la chanteuse Muad'Dib.

Le clip débutait sur une plage, au soleil, avec cocotiers et huttes de paille. Les danseurs comme la chanteuse étaient effondrés sous la chaleur. Et dès qu'un danseur tentait d'approcher la chanteuse, elle le repoussait.

*“When it's too hot
When it's sunny
Damn weather
Your body too nice
Warm me too hot”*

[Quand il fait trop chaud
Quand il fait trop beau
Foutu temps
Ton corps trop beau

Le complot des éternels

Est bien trop chaud]

*“I'd like to fuck
With your body
Damn weather
Your body too nice
Warm me too hot”*

Et là, il y avait un brutal changement de paysage. La chanteuse était toujours avec sa sorte de bikini doré mais, soudain, sur la banquise. Bien entendu, elle simulait alors le fait d'être frigorifiée. Et, là, enfin, tous les danseurs avaient le droit de l'approcher et de la serrer dans leurs bras pour la réchauffer.

*“Let's go to Arctic
Where Sun is icy
Love weather
Your body so nice
Will warm me up*

*Cold is hot
Baby
Cold is hot
Warm me a lot
Cold is hot”*

Le complot des éternels

De toute évidence, selon le clip, la jeune chanteuse appréciait la chaleur humaine quand il faisait froid. La danse très sensuelle était en train de devenir un succès planétaire pour l'été. Et, songea Slippery Wayne-Waite, c'était au moins une chanson d'été crédible. Car, franchement, quelle fille a envie de se faire coller par un mec quand il fait quarante degrés ? Il faut être un mâle insensible à l'environnement et totalement obsédé pour avoir envie de sexe sous le soleil.

*“Be hard as ice
Do be sexy
Love weather
Your body so nice
Will fuck me up*

*Cold is hot
Baby
Cold is hot
Warm me a lot
Cold is hot”*

Napoléon aboya soudain devant la porte-fenêtre de la cuisine. Un « wouaf » franc, net et bref. Dans son langage, Slippery Wayne-Waite traduisait cela par « eh, réveille-toi ! ». Elle se retourna et vit que Dick Ineupoucci la saluait.

« Dick ! Déjà arrivé ! »

Le complot des éternels

« Oui, j'ai réussi à attraper le bateau d'avant celui que j'avais prévu. Oh, vous regardiez la télévision. Encore ce clip et cette chanson qu'on entend partout. »

*“You're so nice
And so sexy
Love weather
Your body and mine
Break the ice*

*Cold is hot
Baby
Cold is hot
Warm me a lot
Cold is hot”*

Slippery Wayne-Waite fut surprise de voir que Dick Ineupoucci aussi se déhanchait par réflexe. Cela l'amusa.

« Une chose me chagrine » dit-il. « J'ai l'impression de connaître cette chanteuse et, pourtant, c'est sa première chanson. »

« Même si elle est blonde, je trouve qu'elle ressemble beaucoup à Ursula Von Tagen. La presse sentimentale lui prête, selon les titres, des liaisons avec le producteur, l'auteur, le compositeur, quelques journalistes de la presse musicale, des programmateurs de boîtes de nuit, le champion de surf australien Bill

Le complot des éternels

Posters... Aucun n'est d'accord avec son concurrent. Et, elle, elle reste très mystérieuse. Dans une interview récente, elle a déclaré qu'elle n'avait pas plus de passé que l'ombre d'une souris jaillie du désert lunaire. »

« Cela ne veut rien dire ! »

« Non mais la formule a plu et la citation est devenue le titre en couverture du magazine, avec une photo d'elle en train de danser, bien sûr. »

« Je change de sujet, Slippery, mais je ne vois pas Wellington... »

« Non, il a disparu le soir même de la mort de Nelson. Je pense qu'il a été traumatisé. En plus, le corps affreusement mutilé de Malachie Gricbouc a dû aussi lui faire peur. Je ne pensais pas qu'un accident avec ces voiturettes électriques pourrait abîmer un corps à ce point ni même être mortel. »

Caressant Napoléon avec l'affection d'un homme qui lui doit la vie, Dick Ineupoucci ajouta : « il vous reste Napoléon, ce héros. »

« Oui, il a toujours été un merveilleux chien. Allons prendre l'apéritif. Pour ce soir, j'ai préparé une spécialité locale très traditionnelle, un plat de fête, le Double Triple. C'est tout à fait idéal pour nos retrouvailles. Elles méritent bien ça. »

Vaguement inquiet, Dick Ineupoucci demanda juste innocemment : « et qu'est-ce que c'est, exactement, le Double Triple ? »

Le complot des éternels

« Ce sont trois viandes et trois légumes, d'où le nom. En l'occurrence, c'est l'alliance de rognons de taureau, de verrat et de bélier avec une purée de brocolis, de choux de Bruxelles et d'épinards. C'est parfois un peu lourd pour un soir, alors j'ai sorti de la cave ma réserve personnelle de liqueur de crapaud. Ça aide à digérer. »

Dick Ineupoucci soupira et se demanda soudain pourquoi il était revenu sur Angliche pour ses vacances. Au moins, Henri Meunier-Tudor lui avait promis de lui trouver le meilleur professeur de badminton artistique. Il comptait bien commencer demain. Du moins, s'il était encore vivant.

Et puis, aurait-il dû partir au soleil ou au contraire sur la banquise ? « Cold is hot » chantait Muad'Dib. Alors, si le froid est chaud, Angliche peut bien valoir les plus belles plages tropicales comme les fjords scandinaves.

Le refrain entêtant lui revint en conscience.

“Cold is hot

Baby

Cold is hot

Warm me a lot

Cold is hot”

Le complot des éternels

Table des matières

1.....	7
2.....	13
3.....	17
4.....	23
5.....	27
6.....	33
7.....	41
8.....	43
9.....	47
10.....	49
11.....	51
12.....	53
13.....	55
14.....	59
15.....	63
16.....	65
17.....	67
18.....	71
19.....	73
20.....	75
21.....	77
22.....	81
23.....	83
24.....	87

Le complot des éternels

25.....	91
26.....	93
27.....	95
28.....	103
29.....	107
30.....	109
31.....	115
32.....	117
33.....	119
34.....	121
35.....	125
36.....	127
ÉPILOGUE.....	129